Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☑ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☑ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. Les pages 17 - 18, 27 - 28, 37 - 38 manquent. Les pages 21 - 22, 35 - 36 sont coupées.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X 12X 14X 16X 18X 20X 22X 24X 26X 28X 30X 32X

Charles Mondelet
Trois Rio. 21 Juillet
18

4

LE CHANSONNIER CANADIEN,

OU

NOUVEAU RECUEIL

DE ROMANCES, IDYLES, VAUDEVILLES, &c. &c.

MONTREAL :

DE L'IMPRIMERIE DU "MONTREAL HERALD."

1825.

PREFACE.

IL a été publié ici, il y a environ quatre ans, un RECUEIL DE CHANSONS CHOISIES. Ce petit Ouvrage a été accueilli favorablement d'une partie considérable des personnes de lettres de ce pays: cependant, un grand nombre de ces personnes auraient désiré qu'on fît, et étaient persuadées qu'on pouvait faire quelque chose de mieux; mettre plus de goût, par exemple, dans le choix des pièces, plus d'ordre dans leur arrangement, et rendre l'impression plus correcte. Persuadé qu'un Ouvrage du même genre, où l'on tâcherait d'éviter les défauts remarqués dans le *Recueil de Chansons Choisies*, serait bien reçu d'un public où les beaux chanteurs et les belles chanteuses ne manquent pas, où du moins presque tout le monde se plaît à entendre chanter de belles Chansons, l'on s'est déterminé à publier un *Nouveau Recueil* que l'on a intitulé: LE CHANSONNIER CANADIEN. Ce nouveau RECUEIL se compose des pièces les plus nouvelles, les mieux choisies, et les plus variées, ainsi que d'un petit nombre d'anciennes Chansons, qui ont mérité de passer à la postérité, et de Chansons Canadiennes qui ont paru dignes de l'impression.

L'on a eu soin de rejetter dans le CHANSONNIER CANADIEN toutes les Chansons où la religion et les mœurs n'ont pas paru suffisamment respectées, afin que rien n'en pût interdire l'usage même aux femmes et aux jeunes gens. Nous terminons cette courte Préface, par la Chanson suivante, composée par un jeune Canadien.

CHANSON INTRODUCTIVE.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Acceptez, amis, ce Recueil
Qui fut rédigé pour vous plaire ;
Si vous lui donnez bon accueil,
C'est assez pour nous satisfaire :
Daignez donc chanter ces chansons ;
Il en est beaucoup de nouvelles ;
C'est ainsi que nous les offrons,
Et puissiez-vous les trouver belles !...*(bis.*

Que trouve-t-on de plus charmant,
Que voit-on de plus agréable
Dans tous les cercles, que le chant !
Il sait rendre l'humeur affable :
Répandant partout ses douceurs,
Il empêche qu'on ne sommeille ;
Parmi les joyeux auditeurs,
Le goût du plaisir il réveille.

Mais enfin si de ces chansons
Vous voulez savoir l'avantage,
Chantez filles, chantez garçons,
Celles qui plaisent à votre âge :
Chanter le roi de son pays,
L'époux, l'épouse, sa famille,
A nos parens, à nos amis,
Est-il de façon plus gentille?

LE

CHANSONNIER CANADIEN.

PREMIERE PARTIE.

ROMANCES, PASTORALES, IDYLES, VAUDEVILLES, &c.

CLÉMENCE ISAURE.

Air : *Que j'aime à voir les hirondelles.*

A Toulouse il fut une belle ;
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parens trop inflexibles,
S'opposaient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux ;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
Ah ! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur !
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour :
Lautrec que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit, la tendre Clémence
Entend la voix de son amant ;
À ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant :
Mon ami, cédons à l'orage ;
Va trouver le roi des Français ;
Emporte mon bouquet pour gage
Des sermens que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur ;
Dans le souci tu vois l'emblême
Des chagrins de mon triste cœur :
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs,
Qu'elles te rapèlent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant ;
Alphonse, qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part : la guerre commence,
Et s'allume de toutes parts ;
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite :
À peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore,
Lautrec court lui servir d'appui,
C'était le vieux père d'Isaure ;
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas ! sa blessure est mortelle ;
Il sauve Alphonse et va périr ;
Le vieillard fuit ; Lautrec l'appèle,
Et lui dit, avant de mourir :
Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils ;
Je me venge en sauvant ta vie,
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière :
Rends les jours de Clémence heureux ;
Dis-lui qu'à mon heure dernière,
Je t'ai chargé de mes adieux.
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor.

En disant ces mots, il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
À sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or;
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

LA FLEUR NOUVELLE.

Air: *Te bien aimer, ô ma chère Zélie.*

Jeunes Amants, cueillez la fleur nouvelle,
Demain peut-être elle va se flétrir!
Heureux époux, cultivez l'immortelle;
Soignez la fleur qui ne doit pas mourir.....*(bis.*

Rien n'est plus doux au sein de la nature;
Elle a des fleurs pour toutes les saisons:
Si le printems se couvre de verdure,
On en retrouve encor sous les glaçons.....*(bis.*

Ce bel enfant que guide la folie,
Par la raison souvent calomnié,
S'appelle Amour, au printems de la vie,
Et dans l'automne, il se nomme Amitié.....*(bis.*

Dans la nature il faut que tout repose;
Sur les gazons les plaisirs ont leurs lits:
Zéphir s'endort sur le sein de la rose,
L'Hymen seul veille au milieu des soucis....*(bis.*

Heureux l'époux qui dans un bon ménage,
S'endort tranquille auprès de sa moitié;
Et trouve encore au déclin de son âge,
Une pensée au sein de l'amitié..... *(bis.*

LA ROSE.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Au fol Amour, au grave Hymen
Vénus parlait en tendre mère :
" Vous trouverez dans mon jardin,
Leur dit-elle, une fleur bien chère.
Je la confie à mes deux fils ;
Amour, ayez soin de la Rose ;
Mais pour lui donner plus de prix,
Que ce soit l'Hymen qui l'arrose."

La Rose fleurit chaque jour,
Chaque jour devient plus jolie ;
Elle charmait tant que l'Amour
De la voir seul eut grande envie :
Il la guettait soir et matin
Pour la cueillir à la sourdine ;
Il croit la tenir, mais sa main
De la fleur n'a pris que l'épine.

L'Amour accablé de douleur,
Pousse des cris, verse des larmes ;
L'Hymen vient, et, d'un ton moqueur,
Lui dit de calmer ses alarmes.
" Si cette fleur te fait plaisir,
Pourquoi la prendre avec mystère !
Apprends qu'on ne peut la cueillir
Qu'avec le secours de ton frère."

LA MODESTIE.

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Si vos attraits, jeunes beautés,
Font l'ornement de la nature,
Le cœur veut d'autres qualités
Que les charmes de la figure.
Propos décens, chaste maintien,
Divinisent femme jolie :
La beauté me parait si bien
Sous un voile de modestie !

L'amour-propre et la vanité
Du sot toujours sont le partage ;
La modeste simplicité
Se cache dans le cœur du sage.
Le mérite voit ses beaux jours
Troublés par les traits de l'envie ;
Il les brave, s'il a toujours
Pour bouclier la modestie.

Avant-courrière du printems,
La douce et simple violette
Voit le lis en proie aux autans ;
Zéphir seul connaît sa retraite.
Son parfum charme les forêts,
Sa fleur tapisse la prairie ;
Et ce n'est que par ses bienfaits
Qu'elle trahit sa modestie.

LES FEMMES ET LA ROSE.

Air : *Un jour, la rose artificielle.*

O vous, à qui tout rend hommage,
Femmes, qui charmez l'univers,
La Rose est votre douce image,
Je veux le prouver dans ces vers.
Quand je vois l'amour de Zéphire,
La Rose, briller au matin,
Femmes et Rose, en vous j'admire
Mêmes attraits, même destin.

Dans la Rose qui vient d'éclore,
Dont la fraicheur séduit mes sens,
De la jeune Eglé que j'adore
Je revois les appas naissans.
De la Rose, encore plus belle,
Dont le vif éclat m'éblouit,
Le pur coloris me rappelle
Timide amante qui rougit.

La Rose qui voit autour d'elle
S'entr'ouvrir des boutons charmans,
Me montre l'épouse fidèle
Qu'entourent ses tendres enfans :
Et lorsque sa pudeur m'oppose
Un voile par trop envieux,
Je vois l'épine dont la Rose
Punit le doigt audacieux.

Le soir, la Rose épanouie,
Par son doux parfum nous séduit ;
Femmes, dans l'hiver de la vie,
Vous nous charmez par votre esprit.

Et pour finir le parallèle,
Femmes et Rose, nous dirons
Qu'auprès de vous, comme autour d'elle,
Se succèdent les papillons.

CONTRE-VÉRITÉ

SUR LES FEMMES.

Air : *Chansons, Chansons.*

Que de la mort de son Mausole
Une Artémise se désole,
Je le crois bien ;
Mais que l'amant le plus frivole
En peu de jours ne la console,
Je n'en crois rien.

Que Zulmé me dise sans cesse,
Toi seul possèdes ma tendresse,
Je l'entends bien ;
Mais que cette franche coquette
A mille autres ne le répète,
Je n'en crois rien.

Que d'un mari l'humeur jalouse
Sous clef renferme son épouse,
Je le crois bien ;
Mais que cette gêne cruelle
Serve à la rendre plus fidèle,
Je n'en crois rien.

Que les propos de mariage
Fassent rougir la fille sage,
Je le crois bien ;
Mais que, dès long-tems, sa pensée
Plus loin ne se soit élancée,
Je n'en crois rien.

Qu'Iris, à ses parens docile,
Épouse un vieillard imbécille,
Il le faut bien ;
Mais que sa juste prévoyance
D'un amant n'ait fait choix d'avance,
Je n'en crois rien.

Que Philis cueille une fleurette
Pour en orner sa collerette,
Je le vois bien ;
Que son but, en plaçant la rose,
Ne soit de montrer autre chose,
Je n'en crois rien.

De l'encens du temple de Gnide
Que toute belle soit avide,
Je le crois bien ;
Mais que, dans l'amoureux empire,
Sans or l'encens puisse suffire,
Je n'en crois rien.

LOUISE.

COUPLETS A MADAME L** G**.

Air : *En amour, comme en amitié.*

Tous les ans, quel charmant tribut
Je dois à la reconnaissance !
Mais, quoi... ! vous blâmez ce début ;
Je ne dis qu'un seul mot, et ce mot vous offense.
Avec des yeux même indulgens,
Voyons ce qui peut vous déplaire.
Vous savez bien que, d'ailleurs, une mère
Doit tout passer à ses enfans.

Pour vous plaire, c'est décidé....
Non, non, plus de reconnaissance ;
Mais j'ai besoin d'être guidé,
Et dites-moi par où faut-il que je commence.
Soit que je parle et de vous et de moi,
Qu'à l'usage ainsi je déroge....
N'aurais-je pas à faire votre éloge ?
Allons, soyez de bonne foi.

Oui, je cède au besoin si doux
De célébrer notre Louise....
Ce nom est embelli par vous.
Bon cœur, franche amitié, voilà votre devise.
Dans vos yeux se peint la douceur,
Et c'est un beau ciel sans nuage....
Pour qui vous voit, Louise, votre image
Devient l'emblème du bonheur.

Eh ! si j'allais parler de moi !
Vous le voulez, prenez-y garde.
Sur mon compte puis-je, ma foi,
Rien dire de flatteur, rien qui ne vous regarde ?
Car, si du sort bravant les coups,
De jours heureux j'ai l'espérance,
Si je conserve en un mot l'existence,
A qui la dois-je... ? C'est à vous.

LE PETIT AVIS.

Sur un air connu.

Je vous le donne
Ce petit avis en secret,
C'est que si vous n'aimez personne,
Et que mon cœur soit votre fait ;
Je vous le donne.

CLEOPHILE.

Air: *Dans le jardin de Cythère.*

L'INCONSTANCE et l'artifice
Partout remplaçaient l'Amour ;
Toujours soumis au caprice,
Son pouvoir était d'un jour.
" Mes feux, dit-il, vont s'éteindre :
Ils devaient tout animer.
Que les mortels sont à plaindre !
Ils ne savent plus aimer."

Pour prévenir cet outrage,
Il épuise ses efforts
Sur le plus charmant ouvrage
Qu'embellissent ses trésors.
Or, jugez s'il est habile,
L'enfant, maître des humains :
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Lui-même avec complaisance
Vit son prodige nouveau ;
Les Grâces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
Le dieu dit : Je suis tranquille ;
Rien ne peut plus m'alarmer :
Quand ils verront Cléophile,
Ils voudront encore aimer.

Quelle grâce enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit !
Elle charme, elle intéresse,
Elle attache, elle ravit.

Le cœur le plus indocile
Contr'elle ôse en vain s'armer :
Un regard de Cléophile
Est un ordre de l'aimer.

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes,
Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois ;
Par une erreur trop facile,
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois, près de Cléophile,
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux ! que ma muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur !
Ma voix à l'amour docile,
N'a qu'un refrein à former,
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

MA LECTURE FAVORITE.

A MADEMOISELLE ***.

Air : *Si Dorilas médit des femmes.*

" Lisez, lisez, pour vous instruire :"
Par toi ce mot est répété.
" Lisez," ne cesses-tu de dire,
" Et redoutez l'oisiveté."
Près de toi ma tête légère
A l'étude sait se livrer :
Je lis dans tes yeux l'art de plaire,
Et dans ton âme, l'art d'aimer.

Je lis dans ton esprit, Voltaire ;
Racine, dans ton sentiment ;
Parny, dans ta grâce légère,
Et Buffon, dans ton jugement.
L'Amour élève mon génie....
Je lui consacre mes instans ;
A l'aimer, je passe ma vie ;
Puis-je mieux employer mon tems.

Pourquoi fatiguer ma mémoire
D'un *in-quarto* volumineux ?
Et dans vingt pages de grimoire
Chercher le moyen d'être heureux ?
T'aimer est mon unique envie ;
Quel autre objet peut m'enflammer ?
Je sais t'aimer à la folie :
On sait tout quand on sait aimer.

Sur un air connu.

Dans nos champs, jamais l'Aurore
Ne vit naître tant de fleurs,
Que la Nymphe que j'adore
Ne me fit verser de pleurs.
Pense-t-elle n'être belle
Que pour elle seulement ?
Pense-t-elle n'être telle,
Que pour causer mon tourment ?

Elle reçut en partage
Mille grâces, mille appas ;
Mais n'en faire aucun usage,
C'est ne les mériter pas.
Pense-t-elle n'être belle, &c.

Sur un air connu.

Des le matin avant l'aurore,
Je me promenais l'autre jour ;
Tout me parlait de mon amour,
Jusqu'aux fleurs qui venaient d'éclore.
Mon Berger n'est pas de retour ;
L'ingrat ne revient pas encore :
Tout me dit qu'il est inconstant,
L'ingrat Berger que j'aime tant.

Il ne vient pas, qui donc l'arrête ?
Que lui serait-il arrivé ?
Le soleil est déjà levé,
L'air est calme, un beau jour s'apprête.
Ne serait-il pas captivé
Par quelque nouvelle conquête ?
Tout me dit qu'il est inconstant,
L'ingrat Berger que j'aimais tant.

Tiens, volage, voici la lettre
Que tu m'écrivis de tes feux.....
Rends-moi ma tresse de cheveux,
De ma main reprends ta houlette :
Change à présent, si tu le veux,
Ne crois point que je te regrette ;
Perfide, volage, inconstant,
Ingrat Berger, que j'aimais tant.

Oui, de sa charmante musette
J'entends et reconnais les sons ;
Eloignez-vous, jaloux soupçons,
Mon Berger n'aime que Lisette :
Il me le dit dans ses chansons ;
J'entends l'écho qui le répète.
Tout me dit qu'il était constant,
Le beau Berger que j'aime tant.

L'AMOUR ET LES NYMPHES.

Sur un air connu.

Auprès d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour fatigué de sa course,
Dormait sur un lit de roseaux.

Les Naïdes sans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille !
Dit l'une, d'un ton indiscret :
L'Amour qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux :
Les Nymphes bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrettes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurais les éteindre.

Sur un air connu.

Avec les jeux dans le village,
Quand le printemps fut de retour,
Je méprisais le tendre hommage
De tous les bergers d'alentour :
Mais l'été me rend moins sauvage,
Et je me demande à mon tour,
Ce qui m'enflamme davantage
De la saison, ou de l'Amour.....*(bis.*

Tandis que je me mets en nage,
En travaillant dans ce séjour,
Mon cœur vole à l'autre rivage,
Vers Guillot qui me fait la cour :
Mais ce qui m'ôte le courage
C'est que sur le déclin du jour,
Je vois la fin de mon ouvrage,
Sans voir la fin de mon amour.....*(bis.*

A porter dans un seul voyage
Que ce panier me semble lourd !
Du moins s'il passait un nuage,
Le trajet semblerait plus court.
Sous les arbres du voisinage,
Évitons la chaleur du jour ;
Mais, hélas ! il n'est point d'ombrage
Qui mette à l'abri de l'Amour.....*(bis.*

LES NARCISSES.

Beaux Narcisses, qu'une bergère,
Qui vous égalait en blancheur,
Laissa dans ce pré solitaire;
Devenez à jamais ma fleur.
Depuis que cette main chérie
Vous a touché, vous a cueillis,
Vous effacez roses et lis;
Vous êtes rois dans la prairie.

Belles fleurs, ma seule richesse,
Je veux jusqu'à mon dernier jour,
Vous voir, vous respirer sans cesse.
Et m'enivrer ainsi d'amour.
Parer le sein de cette belle,
Serait un destin plus flatteur
Mais en reposant sur mon cœur,
Vous serez toujours auprès d'elle.

Air: *A voyager, passant sa vie.*

Tout sommeille dans la nature,
Tout semble jouir du repos;
Moi seule, hélas! sur la verdure,
Je redis ma peine aux échos.
Du nom de l'objet que j'adore,
Je remplis les bois d'alentour:
Ma tristesse aux pleurs de l'aurore,
Mêle les larmes de l'amour.....*(bis.*

J'ai parcouru toutes les plaines,
Pour retrouver mon cher agneau:
Mes recherches ont été vaines;
Il a quitté notre hameau.

Reviens, cher agneau, reviens paître
Sur le gazon, parmi les fleurs ;
Dès que je te verrai paraître,
Cesseront toutes mes douleurs....(*bis.*

Je le vois cet agneau si tendre,
Accourant au son de ma voix :
Il est sensible ; il vient me rendre
Ce qu'il m'accorda tant de fois.
Joignez-vous à ma voix, compagnes :
Chantons ensemble mon bonheur :
Lycas, la fleur de nos campagnes,
Vient ici me rendre son cœur.....(*bis.*

A MA MUSETTE.

Air : *Ó ma tendre Musette.*

Tendre dépositaire
Des secrets de mon cœur,
Musette tu sçus plaire,
Et charmer ma langueur ;
Reprends, chère Musette,
Reprends tous tes atours ;
Raisonne pour Lisette,
Et tu plairas toujours.

L'hiver par les outrages
De ses sombres frimats,
Peut flétrir nos bocages
Sans flétrir tes appas ;
Sur toute la nature,
S'il étend sa rigueur :
Je brave sa froidure,
Lisette est dans mon cœur.

En vain l'affreux Borée
Enchaînant les zéphirs,
Avec Flore éplorée,
A fait fuir les plaisirs;
Crois-tu que je regrette
Et Flore et les beaux jours;
Un souris de Lisette,
Vaut celui des amours.

La fauvette engourdie,
Se tait dans nos buissons :
La bergère transie
Ne sait plus de chansons;
Philomèle muette
Refuse ses accens :
Mais la voix de Lisette
Me tient lieu de leurs chants.

Des vents et des nuages
Je crains peu les assauts;
Laissons les noirs orages
Menacer nos hameaux :
De mon âme inquiète
Lisette est le soutien;
Si je plais à Lisette,
Me faut-il d'autre bien ?

Son haleine plus pure
Que celle des zéphirs,
Verse sur la nature
Le parfum des plaisirs;
C'est une fleur éclo

Air : *Depuis longtems, j'ai trois mots à vous dire.*

La belle Hortense, au fond d'un vert bocage,
Rêvait un jour seule sur le gazon.
La belle Hortense au printems de son âge,
Ne connaissait de l'amour que le nom.

Je vois là-bas errer dans la prairie,
De fleur en fleur le papillon léger ;
Abandonner celle qu'il a chérie ;
Ainsi que lui tout amant peut changer.

J'ai vu souvent pour un berger volage,
J'ai vu gémir d'innocentes beautés :
Elles fuyaient tous les jeux du village,
Pour des ingrats toujours trop regrettés.

Ainsi parlait cette jeune bergère ;
Amour l'entend, Amour s'en vengera :
Il tient déjà dans sa main meurtrière,
Le trait fatal dont il la percera.

Air : *Dans le jardin de Cythère.*

Ah ! quelle triste nouvelle
Que l'on vient de m'annoncer :
Tircis, mon amant fidèle,
Va de nos bois s'en aller.
Que ma douleur est extrême !
Il faut faire nos adieux.
Pleurez le berger que j'aime,
Pleurez, échos de ces lieux.

[illegible]vant l'aurore,

Il ne viendra plus me dire :
Reçois mes tendres amours ;
Pour toi, Lise, je soupire,
Et je t'aimerai toujours.
Que ma douleur, &c.

Sa foi me donna pour gage
De son doigt un anneau d'or ;
Je ne me croyais pas d'âge,
A le posséder encor.
Que ma douleur, &c.

Je n'ai plus que ma houlette,
Et ma corbeille de fleurs ;
Qu'il fit le jour de ma fête,
Pour faire un de nos deux cœurs.
Que ma douleur, &c.

Adieu donc, brebis chéries,
Je vous laisse pour toujours ;
Cherchez des herbes fleuries ;
N'attendez plus mon secours.
Que ma douleur, &c.

Puis-je moi, jeune et seulette,
Mener au loin le troupeau ;
Le défendre sur l'herbette,
Ou lui chercher un ruisseau ?
Que ma douleur, &c.

Lorsque mon berger fidèle
Etait assis près de moi ;
La bête à la dent cruelle
Ne me causait pas d'effroi.
Que ma douleur, &c.

Ciel, exauce ma prière,
Prends soin de mon cher amant :
A sa fidèle bergère,
Ramène le promptement.
Que ma douleur est extrême !
Il faut faire nos adieux.
Pleurez le berger que j'aime,
Pleurez, échos de ces lieux.

ANNETTE.

Air : *Du haut en bas.*

Du dieu des cœurs,
Annette est la fidèle image ;
Du dieu des cœurs,
Annette a les traits enchanteurs :
Doux sourire, tendre langage,
Elle a tous les dons en partage,
Du dieu des cœurs.

A ses côtés,
Les plaisirs voltigent sans cesse ;
A ses côtés,
L'on goûte mille voluptés :
Ceux même que rien n'intéresse,
Eprouvent la plus douce îvresse,
A ses côtés.

De sa beauté,
Seule elle ignore la puissance ;
De sa beauté,
Elle ne fait pas vanité :
La modestie et l'innocence,
Lui font oublier ce qu'on pense
De sa beauté.

ODE ANACREONTIQUE.

A MADAME D***.

Borée aux aîles menaçantes,
Du fonds de ses mortels climats,
Sur Flore et ses filles naissantes
Avait appellé les frimats.

Le lys, la rose ouverte à peine,
Etaient flétris dans leur bouton,
Jusques à l'humble marjolaine,
Qu'en vain protégeait le gazon.

Cette beauté simple, ingénue,
Qui ne se pare que de fleurs,
Sylvie, à ce spectacle émue,
Gémit, et dit avec des pleurs :

Ciel ! mon espérance est trahie !
L'empire de Flore est éteint !....
Eh ! comptes-tu pour rien, Sylvie,
Les fleurs qui brillent sur ton teint ?

DAPHNÉ.

Air : *De Joconde.*

Vous retracez tous les appas
De cette nymphe agile,
Dont Apollon suivait les pas,
Sans la rendre docile :
Vous avez les traits aussi doux
Et la taille aussi belle ;
Mais qu'il faudra nous plaindre tous,
Si vous courez comme elle.

De la même légèreté,
Dussiez-vous être sûre,

Que le prix me soit présenté,
Je tente l'aventure.
L'Amour me rendra plus léger ;
J'en attends la victoire :
Et si vous devenez laurier,
Je reviens à la gloire.

Ah ! quand vous auriez le secours
Des antiques prestiges,
Croyez-moi, n'ayez point recours
A de pareils prodiges.
Connaissez-mieux tout le danger
D'une métamorphose :
Vous ne pouvez jamais changer,
Sans perdre quelque chose.

L'AMANTE INQUIETTE.

CHANSONNETTE.

Air : *d'Henri IV ;* ou, *Reviens, Aurore.*

O ma vie !
Sans envie
J'ai vu le palais du Roi :
Ma chaumière
M'est plus chère,
Quand j'y suis seule avec toi.

Au village,
Le jeune âge
N'est heureux que par l'amour :
Fuis la ville,
Trop facile,
Tu m'oublîrais sans retour.

Terre chérie
Où je reçus le jour,
Jeune Marie,
Objet de mon amour ;
Rochers, bois de la rive,
Echo, nymphe plaintive,
Hélas ! je vais
Vous quitter pour jamais.

ROMANCE.

Sur le même air.

Rive enchantée,
Berceau de mes amours ;
Onde argentée,
Image des beaux jours :
Que ton cours est limpide !
Que ta fuite est rapide !
Ah ! pour mon cœur
C'est l'adieu du bonheur.

Cette eau si belle
S'enfuit en murmurant ;
Hélas ! comme elle
Je m'éloigne en pleurant.
Demain celui que j'aime,
M'appellera lui-même ;
Vœux superflus !
Je ne l'entendrai plus.

Déjà ma lyre
Gémit dans les roseaux,
Et mon délire
A fait gémir les eaux.

La Naïade plaintive
Se penche sur la rive,
Pour m'écouter,
Me plaindre et m'arrêter.

Ah ! dans ta course
Emporte mes tourmens ;
Mais à la source
Retiens tous mes sermens !
Si l'objet que j'adore
Vient m'y chercher encore,
Dis-lui qu'Amour
T'a promis mon retour.

Sur un air connu.

Dans ton ardeur trop indiscrette,
Pauvre Guillot, tu perds tes pas :
Car mon père dans ma chambrette,
Vient de me renfermer, hélas !
Si l'on te guette,
Tu ne pourras,
Hélas ! te glisser en cachette.
Faut m'le promettre, ou je m'en vas.
Nage toujours, mais n't'y fi' pas.....*bis.*

C'est en vain que ton père veille ;
Plus fin que lui l'endormira :
Une voix me dit à l'oreille,
Aide-toi, l'Amour t'aidera :
S'il te conseille,
Ton cœur aura,
Sans doute, une audace pareille.
Faut m'le promettre, &c.

Gageons que de ton esclavage,
Si tu veux bien tu sortiras :
Pourvu que la nuit t'encourage,
En tapinois tu me joindras.
Sur le rivage,
Comme là-bas,
Nous parlerons de mariage.
Faut m'le promettre, ou je m'en vas.
Nage toujours, mais n't'y fi' pas....*(bis.*

LE SONGE DE PETRARQUE.

Las des honneurs du Capitole,
Pétrarque disait tous les jours :
" Il est donc vrai ! rien ne console
De ce bel âge qui s'envole,
Et de la fuite des amours !"

Une sombre mélancolie
Venait alors voiler ses traits.
Sous le beau ciel de l'Italie,
Loin de Laure il traînait sa vie,
Et languissait dans les regrets.

En vain il espère que l'âge
Affaiblira ses souvenirs ;
Sans cesse vers le doux rivage
Qui retient son cœur en otage
Il laisse échapper des soupirs.

Une nuit enfin, nuit brûlante,
Où l'éclair enflammait les cieux,
En songe il crut voir son amante
Qui, près de son lit gémissante,
Lui faisait de tristes adieux.

C'était sa voix naïve et pure,
Ses traits si touchants et si beaux ;
Mais à sa blonde chevelure
Se mêlait la sombre verdure
Du cyprès, ami des tombeaux.

Vers le ciel son regard tranquille
Semblait déjà se diriger ;
Et dans sa main pâle et débile,
Brillait cette horloge fragile
Où s'écoule un sable léger.

A cette image encor si chère,
Pétrarque s'éveille éperdu :
Un noir pressentiment l'éclaire ;
Mais l'espérance mensongère
Soutient son courage abattu.

Hélas ! au doute qui lui reste
Ont bientôt succédé les pleurs :
Laure, dans cette nuit funeste,
Avait, pour la voûte céleste,
Quitté ce séjour de douleurs.

L'IMAGE DE LA VIE.

Air : *Venez, venez dans mon parterre.*

Voyez, dans ce champêtre asile,
Serpenter ce petit ruisseau ;
Entre la fleur et le roseau
Il poursuit sa course tranquille.
Bientôt, par cent détours divers,
Egaré loin de sa patrie,.....*(bis)*.
Il va traverser des déserts,
Voilà l'image de la vie.

Tantôt, sous un ciel sans nuage,
Paisible et pur comme un beau jour,
Des champs et des bois d'alentour,
Son sein réfléchira l'image ;
Tantôt l'aquilon irrité
Viendra, sur sa rive fleurie,.....*(bis.*
Rider son cristal argenté.
Voilà l'image de la vie.

Plus loin son onde ambitieuse,
Fuyant des rivages obscurs,
D'Athènes va baigner les murs :
Elle en sort livide et fangeuse.
Dans une heureuse obscurité
Tant qu'elle fut ensevelie,.....*(bis.*
Rien n'altérait sa pureté :
Voilà l'image de la vie.

Enrichi du tribut limpide
Que lui portent mille ruisseaux,
Il devient fleuve, et de ses eaux
Il étend la marche rapide :
Son cours étonne l'univers ;
Amphitrite lui porte envie ;.....*(bis)*
Il disparaît au fond des mers.
Voilà l'image de la vie.

A QUATRE SŒURS.

Air : *Ô Fontenoy !*

Tous les amours voltigent sur vos traces,
Par les beaux arts vous régnez sur les cœurs ;
Une de moins, vous seriez les Trois Grâces ;
Et cinq de plus, vous seriez les Neuf Sœurs.

TOUTES LES TROIS.

A Mesdemoiselles E. A. H., qui m'avaient demandé une Romance pour chacune d'elles.

Si vous demandiez de l'amour,
Vous trouveriez mon cœur docile ;
Mais vous célébrer tour-à-tour,
En dépit de mon zèle, est chose difficile.
Ce serait la première fois
Qu'on aurait séparé les Grâces ;
On les voit toujours sur vos traces,
Puisqu'elles vivent en vous trois.

Votre esprit et votre beauté
Vous donnent tant de ressemblance,
Que je me serais répété,
Si j'avais pour chacune écrit une romance :
Ce que j'aurais dit une fois.
Il m'aurait fallu le redire ;
Car, c'est la beauté qui m'inspire,
Et vous me l'offrez toutes trois.

Entre vous s'il fallait choisir,
Mon embarras serait extrême ;
Comment pourrais-je définir,
Sans nommer par son nom celle de vous que j'aime ;
Dire à celle dont j'ai fait choix,
Qu'elle est et belle et séduisante,
Qu'en elle tout plaît, tout enchante,
C'est le dire à toutes les trois.

Pâris donna la pomme d'or
A celle qu'il crut la plus belle ;
Un cœur, voilà mon seul trésor,
Et je fais le serment qu'il est aussi pour elle :

Ce beau berger fixa son choix
Sur la déesse d'Idalie ;
Pour l'offrir à la plus jolie,
Je l'offrirais à toutes trois.

L'AMOUR ET LA GALANTERIE.

Air : *Du vaudeville de l'avare et son ami.*

" D'être toujours seul en voyage
" Je suis las, disait Cupidon ;
" D'une compagne de mon âge
" Ne pourrais-je obtenir le don ?"
A ces mots Vénus attendrie
Assemble sa brillante cour,

LE SONGE.

Je reposais sur la fougère
Morphée avait fermé mes yeux ;
Je croyais être avec Glycère,
Et le plaisir m'ouvrait les cieux.

Minerve m'offrait la sagesse ;
Vénus, les grâces, la beauté ;
Hébé, la fraicheur, la jeunesse ;
Mars, les lauriers et sa fierté.

Bacchus dit, *bois ;* Apollon, *chante,*
Et prends ce luth, s'il t'a charmé.
Tiens, dit Plutus, *si l'or te tente.*
Amour me dit, *aime,* et j'aimai.

Ce n'est pas l'or qui chasse la tristesse ;
On n'est heureux *(ter)* qu'autant qu'on est aimé.

J'ai vu souvent la grandeur me sourire ;
De puissants rois même m'ont estimé ;
J'ai préféré la faveur de Thémire :
Le plus grand bien *(ter)* est celui d'être aimé.

Mon cœur tranquille au sein de la tendresse,
De nul souci ne se sent opprimé :
Rien ne pourra me ravir ma maîtresse ;
Je suis heureux, *(bis)* j'aime et je suis aimé.

Sur un air connu.

Ah ! combien l'Amour a de charmes
Pour deux cœurs tendrement épris ;
S'il arrive quelques alarmes,
C'est pour lui donner plus de prix.
Depuis que j'aime Eléonore,
Tout semble brûler de mes feux.
Tout me peint l'objet que j'adore,
Tout conspire à me rendre heureux.

Le matin, la clarté nouvelle
Retrace la belle à mes yeux :
L'astre du jour me la rappelle
Quand il brille de tous ses feux.
Elle a la fraîcheur de l'aurore,
Et l'éclat d'un jour radieux.
Tout me peint, &c.

Lorsque je suis de ses égales,
Quelque instant à suivre les pas,
Même aux genoux de ses rivales,
J'adore toujours ses appas ;

C'est quelque trait d'Eléonore
Qui trompe mon cœur amoureux ;
Tout me peint l'objet que j'adore,
Tout conspire à me rendre heureux.

Air : *Ô Fontenoy !*

C'en est donc fait, je suis loin du rivage !
Jamais mes yeux ne verront mon côteau ;
Car tous les vents qui déchaînent leur rage,
Vont m'entraîner dans un péril nouveau.....*(bis.*

Sur l'océan je vois venir l'orage,
Je ne puis plus piloter mon vaisseau ;
Car tous les vents qui déchaînent leur rage,
Vont l'entraîner dans un péril nouveau.....*(bis.*

Je vais périr, j'ai perdu l'équipage.
Ma barque, hélas ! va bien vite faire eau ;
Car tous les vents qui déchaînent leur rage,
Vont l'entraîner dans un péril nouveau.....*(bis.*

Je vois l'écueil, il faut faire naufrage :
Bientôt la mer deviendra mon tombeau ;
Car tous les vents qui déchaînent leur rage,
Vont m'entraîner dans un péril nouveau.....*(bis.*

Non, cher ami, nous n'aurons davantage
Le doux plaisir d'être ensemble au hameau ;
Car tous les vents qui déchaînent leur rage,
Vont m'entraîner dans un péril nouveau.....*(bis.*

Ô ma famille, accepte en héritage,
De mon malheur le fidèle tableau ;
Car tous les vents ont déchaîné leur rage,
M'ont entraîné dans un péril nouveau.....*(bis.*

IL NE VIENT PAS.

Il ne vient pas, et toujours je l'attends,
Ma voix l'appelle, et mon cœur le souhaite ;
Le moindre bruit vient troubler tous mes sens,
Au moindre bruit mon oreille inquiète
Croit, mais en vain, distinguer ses accens,
Et chaque jour en pleurant je répète :
Il ne vient pas.....(4 *fois.*)

Sans l'espérer, je l'attends chaque soir ;
Et chaque soir au lendemain j'aspire :
Que de momens écoulés sans le voir !
Que de momens écoulés sans lui dire :
Je veux bannir un amour sans espoir ;
Mais le pourrais-je ? hélas ! je le désire,
Sans l'espérer.....(4 *fois.*)

Je le verrai demain peut-être enfin ;
Ce doux espoir dans l'ivresse me plonge :
Que le tems passe, il volera demain,
Jusqu'à demain le sombre ennui prolonge :
La nuit s'écoule ; hélas ! jusqu'au matin
Dormons, dormons, puisque du moins en songe,
Je le verrai.....(4 *fois.*)

Sur un air connu.

Tu ne viens pas, toi que mon cœur adore,
Ah ! tu trahis d'amour le doux serment !
Sur le chemin, je dévance l'aurore,
Et chaque fois, je redis en pleurant,
Tu ne viens pas.....(*bis.*

Bouquet chéri, gage de ta tendresse,
Jusqu'au tombeau tu suivras ma douleur.

Rappelle-moi ses transports, son ivresse ;
Pour un moment rends-moi tout mon bonheur,
Bouquet chéri.....*(bis.*

O doux espoir ! le ciel que je supplie,
Va mettre un terme à mon affreux destin.
Je veux mourir : non, conservons la vie.
Qui sait, peut-être il reviendra demain.
O doux espoir !.....*(bis.*

LE RETOUR.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Si le bonheur fait les beaux jours,
Ne redoutez plus les orages :
L'essaim fidèle des amours
Loin de vous chasse les nuages.
Il ramène du haut des cieux,
Phœbus vers Thétis attendrie,
Et guide en ces aimables lieux
Le bien-aimé vers son amie.....*(bis.*

De joie et d'espoir bondissants,
Les Tritons et les Néréides
Font retentir de leurs accents,
Les échos des plaines liquides :
Les fleurs aux rives d'alentour,
Sur les rochers, dans la prairie,
Naissent pour orner le retour
Du bien-aimé vers son amie.....*(bis.*

Voyez dans le lointain des airs,
Les hirondelles chaque année,
Venant des bouts de l'univers
Habiter le nid d'Hymenée :

Modèle de l'amour constant,
Aux bords chéris de leur patrie
Elles ramènent en chantant,
Le bien-aimé vers son amie.....(*bis.*

Sur l'air : *Le vieux Lycas.*

Vous m'ordonnez de la brûler
Cette lettre charmante,
Seul bien qui peut me consoler
De vous savoir absente.
Eh bien, au gré de vos désirs,
La voilà consumée;
Et j'ai vu mes plus doux plaisirs
S'exhaler en fumée. } *bis.*

Un spectacle aussi douloureux
Eût attendri votre âme ;
Mais pour moi quel revers affreux
Que votre lettre en flâme !
Interprêtes de mes douleurs,
Et ne sachant pas feindre,
Mes yeux ont tant versé de pleurs
Qu'ils ont failli l'éteindre.

Quelque doive être mon destin,
Dont vous êtes l'arbître,
Si je reçois de votre main
Une nouvelle épître,
A vos ordres pleins de rigueur
Empressé de me rendre,
Je la poserai sur mon cœur,
Pour la réduire en cendre.

ON S'ACCOUTUME A TOUT.

VAUDEVILLE.

Air *des Fiancés ou partie carrée.*

Mes bons amis, je regarde la vie
Comme un mélange et de biens et de maux.
Jean fait pitié, *Lucullus* fait envie ;
L'un a du mal, l'autre prend du repos.
Du reste, l'homme, au destin qui l'enchaîne
Par raison conformant son goût,
Comme au plaisir, s'habitue à la peine.
On s'accoutume à tout.

Las d'être pauvre, un jour je me marie :
Me voilà riche....Hier je n'avais rien....
Ce n'est pas tout : ennuyé de la vie,
Un mien parent me lègue tout son bien ;
Me voilà donc sans soucis, sans affaire,
Fêté chez moi, flatté partout.
A ce train-là je commence à me faire.
On s'accoutume à tout.

Depuis deux ans, Versac, vieux parasite,
Dînait chez moi. Dieu sait quel appétit !
Je le renvoie ; et, bien loin qu'il hésite,
Mon fin renard prend gaîment son parti.
" En pareil cas, de rester sur ma bouche
" Je sais, dit-il, venir à bout,
" Et sans manger je me lève et me couche...."
On s'accoutume à tout.

—Bon dieu ! mon cher, quelle horrible musique !
Combien on souffre à s'entendre siffler !
—Ah ! ta grimace est, d'honneur, très-comique.
Quoi ! pour un rien faut-il tant se troubler ?

Tout plat auteur qui se mêle d'écrire
D'avance à tomber se résout.
Tiens, moi, déjà mes chûtes me font rire.
On s'accoutume à tout.

Sans s'étonner qu'on voie un imbécille
Avoir le pas sur un homme d'esprit,
Un charlatan se donner pour habile,
Un écrivain vanter ce qu'il écrit....
Une Laïs rouler en équipage
Auprès d'un lourd fripon sur-tout,
Rien de plus simple....et, puisque c'est l'usage,
On s'accoutume à tout.

L'AMOUR CHAMPETRE.

Sur un air connu.

Je possède un réduit obscur,
Dans le fond d'un bocage;
Près de là coule à flots d'azur,
Le ruisseau le plus pur:
D'un chêne au vert feuillage
Le tutélaire ombrage
Me garantit dès feux du jour,
Mais non de ceux d'Amour.

Le rossignol vient enchanter
Mon petit hermitage;
Au doux plaisir de l'écouter
Je ne puis résister:
Par son tendre ramage,
Il charme le bocage,
Et l'écho des bois d'alentour
Redit ses chants d'amour.

On voit sur le bord du chemin
De mon modeste asile,
Boutons de rose et de jasmin
S'ouvrir dès le matin :
Le papillon agile,
Et l'abeille subtile,
Vont à chaque fleur tour à tour,
Ravir baisers d'amour.

Je t'offre mon cœur et ma foi,
Mon aimable Erigone ;
Dans la cabane où je suis roi,
Vient régner avec moi :
Un banc sera ton trône,
Des bleuets, ta couronne,
Et le maître de ce séjour,
L'esclave de l'amour.

LE BOCAGE.

Asile heureux, bocage frais,
Qui me prêtez votre ombre amie,
Ma lyre aujourd'hui vous confie
Et mes plaisirs et mes secrets.
Si je suis heureux sur la terre,
C'est que vous offrez à l'amour
Lit de fougère
Et demi jour.

Vous qui cherchez le tendre amour,
Ne le cherchez point à la ville ;
Il est encor plus difficile
De le rencontrer à la cour :

L'aimable enfant toujours préfère
A l'éclat d'un pompeux séjour,
Lit de fougère
Et demi jour.

Ne cherchez pas la volupté
Sous les riches lambris du Louvre ;
Elle est sous le chaume qui couvre
L'innocente et douce beauté.
Lustres brillants, molle bergère,
Vous ne valez pas pour l'amour,
Lit de fougère
Et demi jour.

LES HIRONDELLES.

Sur un air connu.

Que j'aime à voir les hirondelles,
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles,
De l'approche du doux printems !
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours ;
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
s'appellent toutes sur les toîts :
Partons, partons, se disent-elles,
Fuyons la neige et les autans ;
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printems.

Si, par malheur, dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage,
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle,
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle,
Près de là meurt le même jour.

ELÉGIE,

Composée en 1778, sur la mort d'une jeune Demoiselle de Québec.

Air : *Que j'aime à voir les hirondelles.*

Ecoutez, bergers, ma musette,
Suspendez vos tendres ardeurs,
De la jeune et belle Lisette
Je vais vous chanter les malheurs :
Elle était au printems de l'âge,
L'Amour lui prêtait ses appas ;
Le berger lui rendait hommage,
La rose naissait sous ses pas.

La mort, sans respect pour ses charmes,
Trancha le fil de ses beaux jours,
Fit verser au berger des larmes,
Plongea dans le deuil les amours.
Pleure, rossignolet sauvage,
Arrête-toi, petit ruisseau ;
Cesse, oiseau, ton tendre ramage ;
Lisette descend au tombeau.

LE

CHANSONNIER CANADIEN.

SECONDE PARTIE.

CHANSONS BACHIQUES, DE TABLE, &c.

ELOGE INDIRECT DU VIN.

Un chanoine de l'Auxerrois
S'endormit la veille des Rois,
Au chœur de Saint-Etienne :
Un chantre avis lui vint donner
Que c'était à lui d'entonner
La quatrième antienne :
S'éveillant alors en sursaut,
Au lieu d'antienne, il dit tout haut,
Bon, bon, bon, que le vin est bon !
Au vin que l'on s'en tienne.

Vers les cinq heures du matin,
Désirant voir un Célestin,
Nous fûmes chez ces pères :
Le portier nous dit : mes amis,
Tous nos pères sont endormis,
Ils ont eu des affaires :
Excusez leur infirmité,
Toute la nuit, ils ont chanté,
Bon, bon, bon, que le vin est bon !
En buvant à pleins verres.

Un jour, le père chancellier,
Que je trouvai dans un cellier,
Voulait me faire accroire,
Qu'il était là pour prier Dieu,
Mais je savais bien que ce lieu
N'est point un oratoire :
Il verse, et boit sans nul dégout,
En répétant à chaque coup,
Bon, bon, bon, que le vin est bon !
A ma soif j'en veux boire.

Les disciples de Loyola,
Plus rusés que tous ces gens-là,
Ménagent leurs poitrines :
De peur d'altérer leurs palais,
Ces pères ne chantent jamais
Ni vêpres ni matines :
Le jus que renferme l'osier
Leur fait chanter à plein gosier,
Bon, bon, bon, que le vin est bon !
En vidant leurs chopines.

IMPROMPTU.

Ainsi s'égayaient nos ayeux,
Ensemble en un repas joyeux,
Sur les bords de la Loire :
Le Français, chansonnier malin,
En chantant Bacchus et le vin,
Dit plus qu'on ne doit croire :
Il verrait ici maint curé,
Disant d'un ton fort assuré,
Bon, bon, bon, que le vin est bon !
A boire, à boire, à boire !

LE VIN DE BOURGOGNE.

Sur le même air.

Quand je suis avec mes amis,
Alors je me crois tout permis ;
Morbleu ! rien ne m'arrête.
Ça, courage, gentil voisin,
Comme moi, mettez-vous en train,
Dans cette aimable fête.
Rions, chantons à qui mieux mieux,
Sablons ce jus délicieux :
Bon, bon, bon, le vin bourguignon
Me chatouille la tête.

Quand je tiens ce flacon brillant,
Je suis vif, je suis sémillant,
Et fou de haute gamme.
Ai-je le cœur froid de chagrin,
Mes chers amis, c'est le bon vin
Qui l'égaie ou l'enflamme.
Adieu, soucis, *nescio vos*,
Ici vont pleuvoir les bons mots :
Bon, bon, bon, le vin bourguignon
Me donne encore une âme.

Non, non, je ne veux plus aimer,
Et je verrais sans m'enflammer,
Les Grâces et leur mère.
La plus harmonieuse voix,
Comme le plus piquant minois,
Ne sont plus mon affaire.
L'amour promet plus qu'il ne tient ;
Bacchus à jamais me retient :
Bon, bon, bon, le vin bourguignon
Vaut mieux que tout Cythère.

Si je sens là quelque embarras,
Chers amis, je n'appelle pas
Esculape à mon aide:
Je verrais un petit docteur,
Du dieu d'Epidaure inspecteur,
M'ordonner de l'eau tiède !
Après de bachiques exploits,
Suis-je réduis presqu'aux abois ?
Bon, bon, bon, le vin bourguignon
Est encor mon remède.

Assis sur de riches tas d'or,
L'avare, en couvant son trésor,
De nos maux se console.
Plutus ne m'offre jamais rien :
Ces pots, ce nectar font mon bien,
Bacchus est mon idole.
Que m'importe l'argent comptant ?
Sans ce métal je vis content :
Bon, bon, bon, le vin bourguignon,
Amis, est mon Pactole.

LE VIN DE CHAMPAGNE.

Il part, il fuit à flots pressés
En mousse pétillante:
Voilà mon verre ; allons, versez,
Car il faut que je chante.
De mes sons Bacchus est l'objet ;
Versez donc sans attendre:
Remplissez-moi de mon sujet,
Si vous voulez m'entendre.

O vin d'Aï, digne des dieux,
Honneur de la Champagne !
Père des ris, source des jeux,
Le bonheur t'accompagne !
Quel festin aurait des attraits,
Sans toi, sans ta présence ?
Vin mousseux, c'est quand tu parais,
Que la fête commence !

Quand le bouchon, débarrassé
Du fil qui le captive,
Vole, avec bruit, au loin chassé,
Par sa vigueur active,
Je crois, dans les brillans accès
D'une aimable folie,
Voir jaillir d'un cerveau français,
L'éclat de la saillie.

Ami, Dubord, rapporte-moi
De ce jus délectable.
Gai comme nous, franc comme toi,
Le charme de la table.
Nous, chers amis, de ce vin frais
Buvons tous à plein verre ;
Buvons aux arts, fils de la paix,
Et surtout à leur mère.

LE VIN D'ESPAGNE.

Air : *L'amitié vive et pure.*

Comme amans qui s'engagent
Sous les drapeaux de Vénus,
De même se partagent
Les sectateurs de Bacchus :

Rhin, falerne ou malvoisie,
Rouge ou blanc, doux ou fumeux,
Le nectar et l'ambroisie,
C'est le vin qui plaît le mieux.....*(bis.*

Avec le mot *Espagne*,
Tout au moins six ou sept fois,
Comment rimer en *agne* ?
Essayons-le toutefois :
Que l'essai manque ou prospère,
Mon plaisir sera complet,
Pourvu qu'on me verse un verre,
Au bout de chaque couplet.....*(bis.*

Le Tokai d'Allemagne
Est fait pour les demi-dieux :
Moi, c'est le vin d'Espagne
Qui me rend vif et joyeux.
Sur ce goût si quelqu'un glose,
Il ne m'en prend nul souci,
Et je ne dis autre chose,
Sinon, "je suis fait ainsi."*(bis.*

Et Bourgogne et Champagne
Pour moi sont vins trop couteux ;
Je bois du vin d'Espagne,
Et ma bourse en est bien mieux.
Pour très peu je me contente,
Et sans être moins joyeux,
Toujours ma tête est exempte
De vertiges vaporeux.....*(bis.*

Aimant le vin d'Espagne,
Je me trouve, quand j'en boi,
En pays de cocagne ;
Nul n'est plus gaillard que moi :

Et du Port et du Madère
Je ne crains pas les travaux ;
Ma tête en est plus légère,
Mon corps en est plus dispos.....*(bis.*

En ville, à la campagne,
Mon sort est toujours heureux ;
Buvant du vin d'Espagne,
J'en puis avoir quand je veux :
Tandis qu'un gourmet enrage,
S'il n'a ses vins favoris,
Moi, tout le long du voyage,
Je bois, je chante, je ris.....*(bis.*

Gaîment à ma compagne,
En voyage, à la maison,
J'offre du vin d'Espagne,
Comme liqueur de bon ton :
Avec ma femme ou ma fille,
Si de chez moi je suis loin,
A table comme en famille,
J'en bois, j'en verse au besoin.....*(bis.*

Avec mon vin d'Espagne,
Je suis seigneur, je suis roi ;
De tous côtés j'y gagne,
Et me le dis, quand je boi :
Du côté de la finance,
Du côté de la santé ;
Je n'invoque l'abondance,
Ni ne crains la rareté.....*(bis.*

Quand je dis vin d'Espagne,
C'est bon et pur, il s'entend ;
Car si l'eau l'accompagne,
Ou quelqu'autre ingrédient,

Ce n'est plus la liqueur même,
Ce n'est point là ma boisson;
C'est le vin, le vin que j'aime,
Et non un mortel poison.....*(bis.*

De tous les dieux que la Fable
A mis dans son Panthéon,
Il n'en est qu'un véritable
Qui soit digne de ce nom :
C'est Bacchus que je veux dire ;
Pour les autres immortels,
Je crois qu'un buveur peut rire
Jusqu'aux pieds de leurs autels.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos côteaux.
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux :
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vis-tu sur la rive maure
Plus qu'en mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas.
A table rien ne m'étonne,
Et je pense, quand je boi ;
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour étant ivre,
La Parque arrêtait mes pas,

Je ne voudrais point revivre,
Après un si doux trépas :
Je m'en irais à l'Averne,
Dans le manoir de Pluton,
Y bâtir une taverne,
Pour enivrer Alecton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus :
J'appaiserais de Tantale
La vive altération ;
Et passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis ;
Pour y faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphire
Qu'on ne fasse mon tombeau ;
Je ne veux pour tout élire
Que le contour d'un tonneau :
Que l'on y peigne ma trogne
Avec ces vers alentour :
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

Sur le même air.

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet ;
A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux,
Et ceux qu'épargne ma bouche
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté :
On boit quand on est malade ;
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

A quatre, heures lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux que toujours mon ventre
Se présente le premier.
Un jour, les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte,
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dine,
Me semble un être divin
Qui, du fond de sa cuisine,
Gouverne le genre humain :
Qu'ici bas on le contemple
Comme un ministre du ciel,

Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel!

Mais, sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas!
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vinmes au monde
A la suite d'un souper?

S'il faut que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe,
Entre quatre larges plats;
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription:
Ci-gît le premier poète
Mort d'une indigestion.

IL FAUT BOIRE ET MANGER.

Air: *Ça n'dur'ra pas toujours.*

Disciples d'Epicure,
Suivons sans déroger
Cette loi que Nature
Sait si bien propager:
Il faut boire et manger..... (4 *fois.*

Puisqu'on ne voit sur terre
Qu'ennui, peine et danger,
Amis, que faut-il faire
Pour ne pas y songer?
Il faut boire et manger.

Amour, gloire, richesse,
Votre charme est léger ;
Le seul qui me paraisse
N'être pas mensonger,
C'est de boire et manger.

Lorsque notre maîtresse
S'avise de changer,
Pour narguer la traîtresse,
Qui croit nous affliger,
Il faut boire et manger.

Verrait-on de ce monde
Tant d'hommes déloger,
S'ils chantaient à la ronde,
Avant de s'égorger :
Il faut boire et manger.

Mœurs, usages, costume,
Tout finit par changer ;
Il n'est qu'une coutume
Qu'on ne peut négliger :
C'est de boire et manger.

Quel est du pauvre hère
Le bonheur passager,
N'eût-il que de l'eau claire,
Et qu'un os à ronger ?
C'est de boire et manger.

J'ai par terre et sur l'onde,
Visité l'étranger ;
Dans tous les coins du monde
Où j'ai pu voyager,
J ai vu boire et manger.

Amant, qui te disposes
A l'heure du berger,
Veux-tu de quelques choses
Voir ton front s'ombrager ?
Il faut boire et manger.

Fi du docteur maussade
Qui, pour mieux le gruger,
Fait croire à son malade
Qu'il ne peut sans danger,
Ni boire ni manger.

De Paris jusqu'en Chine,
On aime à vendanger ;
De Rome en Cochinchine,
On court au boulanger ;
Il faut boire et manger.

Jusqu'à l'heure fatale
Où le noir messager
Dans sa barque infernale
Viendra tous nous ranger,
Il faut boire et manger.

ELOGE DE L'EAU.

Il pleut, il pleut enfin,
Et la vigne altérée
Va se voir abreuvée
De ce bienfait divin ;
De l'eau chantons la gloire,
On la méprise en vain :
C'est l'eau qui nous fait boire
Le vin, le vin, le vin.

C'est de l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge ;
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens ;
Du déluge l'histoire
Fit naître le raisin :
C'est l'eau qui nous fait boire
Le vin, le vin, le vin.

Par un tems sec et beau,
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage,
Et ne boit que de l'eau ;
Il entre dans sa gloire,
Quand l'eau vient au moulin :
C'est l'eau qui lui fait boire
Le vin, le vin, le vin.

Ah ! combien je jouis
Quand la rivière apporte
Des vins de toute sorte,
Et de tous les pays ;
Ma cave, mon armoire,
Mon grenier, tout est plein ;
C'est l'eau qui me fait boire
Le vin, le vin, le vin.

Mais à vous chanter l'eau,
Mes amis, je m'altère ;
Versez-moi vite un verre
De ce jus du tonneau ;
Et si mon auditoire
M'accompagne à la fin,
A tous nous allons boire
Le vin, le vin, le vin.

LE VAUDEVILLE ET LE VIN.

Couvrons de fleurs la faulx du Temps,
Ce vieillard trop agile,
Ne nous dit pas combien d'instans
La Parque encor nous file ;
Mais on attend gaîment sa fin
Avec le vaudeville
Et le vin,
Avec le vaudeville.

Pour calmer les tristes ardeurs
Qu'allume en nous la bile,
Et pour adoucir les douleurs
D'une goutte indocile,
Il ne faut d'autre médecin
Qu'un joyeux vaudevlile
Et du vin,
Qu'un joyeux vaudeville.

Si vous n'offrez à la beauté
Qu'un hommage inutile ;
Ou si vous êtes supplanté
Par un rival habile,
Consolez-vous, le verre en main,
Avec le vaudeville
Et le vin,
Avec le vaudeville.

L'emploi des huissiers, des sergens,
Deviendrait fort stérile ;
On aurait que de bonnes gens
Aux champs comme à la ville,
Si chacun, plus gai, plus humain,
Chantait le vaudeville

Et le vin,
Chantait le vaudeville.

Le spectateur, toujours nombreux,
Serait moins difficile ;
L'auteur profiterait bien mieux
De sa muse fertile,
Si tout le public, en refrain,
Chantait le vaudeville
Et le vin,
Chantait le vaudeville.

Puissent bientôt tous nos guerriers,
Revenant à la file,
Unir à leurs nobles lauriers
L'olivier plus utile ;
Et chanter tous, soir et matin,
Le joyeux vaudeville
Et le vin,
Le joyeux vaudeville.

Il nous faut faire un double emploi
Du plaisir de la table ;
Que chacun ait auprès de soi
Une brunette aimable :
Avec du vin et la santé,
Une femme jolie,
De la joie et la liberté,
L'on passe bien sa vie.

C'est une superstition
De compter douze ou treize,
A la table tout nombre est bon,
Quand on est à son aise.

Avec du vin et la santé,
Une femme jolie,
De la joie et la liberté,
L'on passe bien sa vie.

Bacchus auprès de deux beaux yeux,
Rien n'est plus agréable ;
L'Amour ne s'en trouve que mieux
D'être longtems à table.
Avec du vin, &c.

Que chacun chante sa chanson,
Sans vouloir qu'on le prie ;
Soit que sa voix soit belle ou non,
Chantons sans jalousie.
Avec du vin, &c.

L'AMOUR VENDANGEUR.

Un jour l'enfant de Cythère,
Panier et serpette en main,
S'offrit à Bacchus pour faire
La cueillette de son vin.

Bacchus reconnaît le traître :
Ah ! c'est vous, beau vendangeur !
Je vais vous faire connaître
Comme on traite un imposteur.

Vite, vite, qu'on le mette
Dans la hotte, l'étourdi ;
Qu'on le porte, et qu'on le jette
Dans la cuve tout brandi.

La sentence s'exécute,
Et le pauvre Cupidon

Fut baigné dans la minute
Des pieds jusques au menton.

Il fuit; mais depuis il reste
Dans le vin dont il sortit,
Certaine vapeur funeste
Qui fait que l'on s'attendrit.

Ah! c'est de ce vin sans doute
Qu'Iris nous verse en ce jour :
Je n'en ai bu qu'un goutte,
Et mon cœur brûle d'amour.

BOIRE ET DORMIR.

Air : *A vos genoux, ô ma belle Eugénie !*

A tous les maux qu'ici-bas l'on endure,
Sommeil paisible est un baume divin;
Boire et dormir, voilà, je vous assure,
Les plus grands biens du pauvre genre humain.

Si regrettant une amante parjure,
A votre cœur la raison parle en vain,
Buvez, amis, dormez sur la blessure,
On est guéri du soir au lendemain.

L'homme murmure au sein de l'indigence,
De son étoile il maudit la rigueur :
Ah! croyez-moi, ce n'est pas l'opulence,
C'est le repos qui donne le bonheur.

Que sert l'argent à l'avare qui veille
Toujours tremblant au pied de son trésor?
L'or enterré ne vaut pas ma bouteille,
Quand je l'emplis pour la vider encor.

LA BOUTEILLE VOLE'E.

Air : *La fête des bonnes gens.*

Sans bruit, dans ma retraite,
Hier l'Amour pénétra,
Courut à ma cachette,
Et de mon vin s'empara.
Depuis lors ma voix sommeille ;
Adieux tous mes joyeux sons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
A ce larcin l'a poussé.
Je n'ai plus la recette
Qui soulage un cœur blessé.
C'est pour gémir que je veille,
En proie aux jaloux soupçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Epicurien aimable,
A verser frais m'invitant,
Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant ;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaîté.

Suzon n'a point sa pareille
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre ;
Joyeux, il vient à ma voix ;
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses leçons :
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

CHANSON DE TABLE.

En vous voyant vider le verre,
L'Amour est devenu buveur :
Et Bacchus amoureux ne songeant plus qu'à plaire,
Pour vos beaux yeux néglige sa liqueur.

Qui des deux aura donc la gloire,
Dans ce repas de nous charmer ?
Ah ! depuis quand l'Amour a-t-il appris à boire ?
Ah ! depuis quand Bacchus sait-il aimer ?

Si mon Iris vient en vendange,
Que ce séjour sera charmant !
Je crains bien que Bacchus cette automne ne change,
Et de buveur ne redevienne amant.

Le jus divin qu'elle va faire
Sera fatal à tous les cœurs :
Un buveur ne pourra jamais vider son verre,
Sans ressentir d'amoureuses langueurs.

L'ARC-EN-CIEL.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Lorsqu'échappé, dans son bateau,
D'une lessive rigoureuse,
Noé, sur la foi d'un oiseau,
Sortit enfin de l'arche heureuse,
Dieu, nous dit-on, parut content,
Et, pour manifester la chose,
Mit dans l'air un arc éclatant,
Verd, bleu, lilas, couleur de rose.

Voici, peut-être, mes amis,
D'où vient cette agréable histoire :
De la frayeur un peu remis,
Le bon Noé se mit à boire :
Et bientôt enivrant ses yeux,
La liqueur, par ses soins éclose,
Lui montra la terre et les cieux,
Verds, bleus, lilas, couleur de rose.

Laissons les gens plus avisés
Voir, dans cet arc, après l'orage,
Du soleil, les rayons brisés
Se répéter sur le nuage :
Est-ce à nous de chercher dans l'eau
Le flatteur effet, ni la cause?
Puisqu'avec le vin tout est beau,
Verd, bleu, lilas, couleur de rose.

Il faut donc en boire à longs traits ;
Quel plaisir est plus délectable?
Jusqu'au soir, amis, qu'un vin frais
Coule à grands flots sur cette table :
Laissons-là tout noir souvenir,

Parlons d'amour, de vers, de prose,
Et ne voyons qu'un avenir
Verd, bleu, lilas, couleur de rose.

Après les maux qu'en son courroux,
Le ciel versa sur cette rive,
Aimable paix, quand verrons-nous
Ta colombe, avec son olive ?
Qu'enfin tous les peuples mêlant
Leurs drapeaux, qu'entre eux Mars oppose,
N'en forment qu'un faisseau brillant,
Verd, bleu, lilas, couleur de rose.

LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

Air : *des Bossus.*

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
Gaîment m'assiége et derrière et devant, } *bis.*
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Un sot fait-il sonner son coffre-fort ;
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Volnais, Pomard, Beaune et Moulin-à-vent (*)
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
En fait de vin qu'on se montre savant ;
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

(*) *Noms de différens vins.*

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Suis-je au sermon d'un dévot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'Aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent !
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

CHANSON DE VOYAGEUR.

Savez-vous pourquoi mes amis.....*(bis.*
Nous sommes tous si réjouis.....*(bis.*
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon ;

Mangeons à la gamelle,
Vive le son, vive le son,
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Nous méprisons ces grands repas ;...(*bis*
On y veut rire, on ne peut pas,....(*bis*.
Le met le plus friand
Dans des vases d'argent,
Ne vaut pas la gamelle ;
Vive le son, vive le son ;
Ne vaut pas la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Vous qui bâillez dans vos palais,
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici,
Manger à la gamelle :
Vive le son, vive le son ;
Manger à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle :
Vive le son, vive le son ;
Mangeaient à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Les Carthaginois, ces lurons,
A Capou firent les capons :
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus

Manger à la gamelle ;
Vive le son vive le son,
Manger à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Air : *Chantez petits Oiseaux.*

Chantons, amis, Bacchus,
Et le fruit de la treille ;
Buvons ce divin jus
Qui sort de ma bouteille :
Et disons qu'il est doux ce vin. (ter.)

Si les sots buveurs d'eau
Rappellent le déluge ;
Courant vers un tonneau,
Cherchons un prompt réfuge ;
Et noyons la peur dans le vin. (ter.)

Quand tout le genre humain
Fut abreuvé dans l'onde ;
Noé vit le raisin
De la vigne fégonde
Sous ses doigts se changer en vin. (ter.)

Goutant cette liqueur,
Le Patriarche aimable
Fait entrer dans son cœur
Une joie ineffable.
S'humectant à longs traits de vin. (ter.)

De ce grand bienfaiteur
Vénérons la mémoire ;
Tâchons avec ardeur
De publier sa gloire,
En buvant maint verre de vin. (ter.)

LE PETIT GARGANTUA.

RONDE GOURMANDE.

Air : *Quand on sait aimer et plaire.*

QUAND on sait aimer et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aura rien.

La table, amante fidèle,
Eut notre premier désir,
Et du vieillard qui chancelle,
Elle est le dernier plaisir.
Quand on sait, &c.

D'une science importune
Le pédant se targue en vain ;
Où le traiteur fait fortune,
Le libraire meurt de faim.
Quand on sait, &c.

Les noms si beaux de Corneille,
Démosthène et Scipion,
Sonnent moins à son oreille
Que celui d'Amphitrion.
Quand on sait, &c.

Pauvre au sein de l'abondance,
Midas, Tantale nouveau,
Eût troqué son opulence
Contre un plat de fricandeau.
Quand on sait, &c.

Si de l'amoureux manège
La fatigue me séduit,

C'est qu'elle a le privilège
De tripler mon appétit.
Quand on sait, &c.

A parcourir les deux mondes
Colomb en vain s'illustra ;
Amis, des machines rondes,
La plus belle, la voilà.
Quand on sait, &c.

Le chagrin, la sombre envie,
Mangent peu, n'engraissent point ;
Mais la bonté, la folie
Ont pour cachet l'embonpoint.
Quand on sait, &c.

Si Jean-Jacque eut l'humeur aigre,
Si Panard ne boudait pas,
C'est que Jean-Jacque était maigre,
C'est que Panard était gras.
Quand on sait, &c.

Elevons dans cette enceinte
Une statue à Momus ;
Et, plein d'une ferveur sainte,
Gravons-y cet *oremus* :
Quand on sait, &c.

Que sa statue embaumée
Protège nos gais festins,
Et s'anime à la fumée
Et des sauces et des vins.
Quand on sait, &c.

Qu'enfin en vapeur épaisse
L'encens monte vers les cieux,

Et porte ce cri d'ivresse
Jusqu'à la table des dieux :
Quand on sait manger et boire,
A-t-on besoin d'autre bien ?
Sans son ventre et sa mâchoire,
Le plus riche n'aura rien.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Dis-moi bas à l'oreille
Si tu chéris le vin ;
Car voici la bouteille
Qu'il faut vider grand train.
Verse-moi donc à boire
De ce doux jus,
Que je chante la gloire
Du Dieu Bacchus.

Que l'eau, mon cher confrère,
Sied mal dans un repas ;
Sans lui faire la guerre,
Ne la regardons pas.
Verse moi, &c.

Pour devenir aimable
Au milieu d'un festin ;
Fais donc sur cette table
Briller ce jus divin.
Verse moi &c.

Alors si l'allégresse
Fait ruisseler le vin ;
Que la plus douce ivresse
Dissipe le chagrin.
Verse moi, &c.

LA PHILOSOPHIE BACHIQUE.

Air : *Si le Roi m'avait donné.*

Bacchus, amis, vient d'ouvrir
Une belle école,
Pour enseigner à loisir
L'art de la parole.
De ce dieu si consolant
Venez apprendre en riant,
La Philosophie, oh gai,
La Philosophie.

Pour ne point nous ennuyer,
Chacun sous la treille,
Au lieu d'un triste cahier,
Tiendra sa bouteille :
Avec de tels argumens,
Nous saurons en peu de tems,
La Philosophie, &c.

Aristote en son jargon,
Souvent déraisonne;
S'il confiait sa raison
Au dieu de la tonne,
Son langage séducteur
Ferait germer dans le cœur
La Philosophie, &c.

De Descartes nous rions,
Et de son système :
Ma foi ! dans ses tourbillons,
Chacun de nous l'aime.
Je crois quand il les a vus,
Qu'il faisait avec Bacchus,
La Philosophie, &c.

Malebranche s'est trompé
Dans son gros volume :
Trouve-t-on la vérité
Au bout d'une plume ?
Dans le vin va la chercher,
C'est là qu'aime à se cacher
La Philosophie, &c.

IMPROMPTU.

Le bon-homme Anacréon
Raisonnait plus juste :
Et vous savez le dicton
Du chantre d'Auguste :
" Mal en prend aux buveurs d'eau."
C'est là parler comme il faut,
Et Philosophie, &c.

LA TABLE.

Air : *Je ne veux la mort de personne.*

En vrai gourmand, je veux ici,
Chanter un meuble nécessaire
Dont tous les mois l'attrait chéri
Double nos nœuds et les resserre ;
Oui, quelque soit les traits mordans
Dont la critique nous accable,
Au risque de ses coups de dents,
Je vais m'étendre sur la table.

Comment refuser son tribut
A cette mère universelle !
Sans la table point de salut,
Et nous n'existons que par elle :

L'alcove où l'homme s'amollit
Lui peut-elle être comparable ?
Les pauvres mourans sont au lit ;
Les bons vivans ne sont qu'à table.

Quel doux spectacle, quel plaisir
De voir ces sauces parfumées,
Dont toujours, prompt à les saisir,
L'odorat pompe les fumées !
On rit, on chante, on mange, on boit,
De bonheur source intarissable !
Le cœur pourrait-il rester froid,
Quand il voit tout fumer à table ?

Deux rivaux entendent sonner
L'instant qui menace leur vie ;
A faire un dernier déjeuner
Un témoin sage les convie :
Dans le vin tous deux par degrés
Eteignent leur haine implacable ;
Ils seraient peut-être enterrés
S'ils ne s'étaient pas mis à table.

Le gros Raymond voit chaque jour
Cent wiskis assiéger sa porte ;
Il reçoit la ville et la cour ;
La Renommée aux cieux le porte.
—Il a donc de rares vertus ?
—Non.—A-t-il un rang remarquable ?
Des talens ? de l'esprit ?—Pas plus.
—Qu'a-t-il donc ?—Il a bonne table.

Grands yeux bien noirs et bien piquants,
Oreille ou poitrine rôtie,
Petite bouche, belles dents,
Cervelle grasse et bien farcie,

Taille légère, bons gigots,
Sein de lys, langue délectable,
Jambe mignonne, pieds de veaux,
Voilà ma maîtresse et ma table.

A table on compose, on écrit ;
A table une affaire s'engage ;
A table on joue, on gagne, on rit ;
A table on fait un mariage ;
A table on discute, on résout ;
A table on aime, on est aimable :
Puisqu'à table on peut faire tout,
Vivons donc sans quitter la table.

LE VERRE.

Air : *La bonne chose que le vin.*

Quand je vois des gens ici-bas
Sécher de chagrin ou d'envie,
Ces malheureux, dis-je tout-bas,
N'ont donc jamais bu de leur vie?
On ne m'entendra pas crier
Peine, famine, ni misère,
Tant que j'aurai de quoi payer
Le vin que peut tenir mon verre.

Riche sans posséder un sou,
Rien n'excite ma jalousie ;
Je ris des mines du Pérou,
Je ris des trésors de l'Asie ;
Car sans sortir de mon taudis,
Grâce au seul dieu que je révère,
Je vois saphir, perle, et rubis
Abonder au fond de mon verre.

Tout nous atteste que le vin
De tous les maux est le remède,
Et les dieux n'ont pas fait en vain
Un échanson de Ganymède.
Je gage même que ces coups
Que l'homme attribue au tonnerre,
Sont moins l'effet de leur courroux,
Que du choc bruyant de leur verre.

Chaque jour l'humide fléau
Des cieux ne rompt-il pas les digues ?
Si les immortels aimaient l'eau,
Ils n'en seraient pas si prodigues.
Et quand nous voyons par torrent
La pluie inonder notre terre,
C'est qu'ils rejettent en jurant
L'eau que l'on verse dans leur verre.

Le bon vin rend l'homme meilleur ;
Car du monarque assis à table,
Vit-on jamais le bras vengeur
Signer la perte d'un coupable ?
De son cœur le courroux banni,
N'obscurcit plus son front sévère :
Armé du sceptre, il l'eut puni ;
Il lui pardonne, armé du verre.

Je ne sais par quel vertigo,
Ou quelle suffisance extrême,
Narcisse, se mirant dans l'eau,
Devint amoureux de lui-même.
Moi, fort souvent je suis atteint
De cette risible chimère,
Mais c'est lorsque je vois mon teint
Pourpré par le reflet du verre.

CHANSON DE NOCES.

Air : *De tous les biens qu'on peut avoir au monde.*

Dans ce beau jour que le ciel nous amène
Chantons, amis, cette belle union ;
Qu'un doux lien pour toujours les enchaîne,
Leur attirant *(ter)* la bénédiction.

Quand l'Eternel du néant fit paraître
Les élémens, les plantes et les fruits,
Au pur limon l'homme lui dut son être ;
Mais vivant seul *(ter)* il serait mort d'ennuis.

Le Tout-puissant ranima son courage,
De son côté faisant Eve sortir ;
Il établit ainsi le mariage :
Alors il vit *(ter)* Adam se réjouir.

O couple heureux, dans ce jour d'allégresse,
Daignez enfin accepter mes souhaits ;
Puisse le ciel, bannissant la tristesse,
Rendre vos jours *(ter)* paisibles à jamais.

Air : *Je vois, hélas ! mortels.*

C'est le jus du raisin
Qui fait le vin
Mis dans ta bouteille,
Où tu vois qu'il s'endort,
Et s'il ne sort,
Pour nous il est mort.
Mais lorsque tu crois qu'il sommeille
Oh, dieux ! le voilà qui s'éveille ;
Car je le vois couler

Sans s'arrêter
Dedans mon gosier.

Arrête, ô divin jus,
Je n'en puis plus ;
Ta douceur me blesse,
Obéis à ma loi,
Retire-toi ;
Car c'est fait de moi,
Si tu me jettes dans l'ivresse,
Et triomphes de ma faiblesse,
Alors je te boirai,
Te goûterai
Tant que je vivrai.

LE DESSERT.

Disparraissez, on vous l'ordonne,
Rôtis pompeux, fins entremêts !
Ici Bacchus, Flore, Pomone,
Doivent régner seuls désormais.
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert,
Et la gaîté brille
Au moment du dessert.

Voyez : quand un diner commence ;
Souvent on ne se connait pas.
Mais sans peine on fait connaissance.
Et quand vient la fin du repas,
On rit, &c.

A raisonner chacun s'aplique,
Tous ensemble et puis tour à tour.
Tout haut, on parle politique,
Et tout bas, on parle d'amour.
On rit, &c.

C'est du Champagne qu'on apporte ;
Chacun va dire sa chanson.
Qu'on chante faux, ou non, qu'importe,
Le plaisir est à l'unisson.
On rit, &c.

Voyez cette jeune innocente,
Buvant de l'eau, ne disant mot :
A ce vin mousseux qui la tente,
Elle cède, en boit, et bientôt,
Elle chante, &c.

Etrangère à la gourmandise,
Indifférente aux grands repas ;
Lise, d'un peu de friandise,
En secret ne se défend pas.
Elle rit, &c.

Nous, qu'un joyeux désire excite,
Et dont Momus dicte les chants ;
Mes bons amis, dinons bien vite,
Mais au dessert restons longtems.
On rit, &c.

LE

CHANSONNIER CANADIEN.

TROISIEME PARTIE.

CHANSONS PATRIOTIQUES ET MILITAIRES.

LE VAILLANT TROUBADOUR.

Brulant d'amour, et partant pour la guerre,
Un troubadour ennemi du chagrin,
Dans son délire, à sa jeune bergère,
En la quittant, répétait ce refrain :
Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie :
Mourir gaîment pour la gloire et l'amour,
C'est le devoir d'un vaillant troubadour.....*(bis.*

Dans le bivouac, le troubadour fidèle,
Le casque en tête et la guitarre en main,
Toujours pensif, et regrettant sa belle,
En y songeant, répétait ce refrain :
Mon bras à ma patrie, &c.

Dans le combat, déployant son courage,
Des ennemis terminant le destin,
Le troubadour, au milieu du carnage,
Faisait encore entendre ce refrain :
Mon bras à ma patrie, &c.

Ce brave, hélas ! pour prix de sa vaillance,
Trouva bientôt le trépas en chemin ;
Il expira sous le fer d'une lance,
Nommant sa belle et chantant ce refrain :
Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie :
Mourir gaîment pour la gloire et l'amour,
C'est le devoir d'un vaillant troubadour.....*(bis.*

CHANSON PATRIOTIQUE.

Sur le même air.

Riches cités, gardez votre opulence,
Mon pays seul a des charmes pour moi :
Dernier asyle où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi ?
Dans ma douce patrie
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrîrais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois à l'aspect de nos belles
L'Européen demeure extasié !
Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie, &c.

Si les hivers couvrent nos champs de glaces
L'été les change en limpides courants ;
Et nos bosquets fréquentés par les Grâces
Servent encor de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie, &c.

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses Léopards ;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur tes remparts.
Dans ma douce patrie
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrîrais : j'ai perdu le bonheur !

CHANSON REPUBLICAINE.*

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé : *(bis.*
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes :
Aux armes, citoyens, formez vos bataillons,
Marchez, marchez,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons ;
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ;
Pourquoi ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtems préparés ? *(bis.*
Français, pour nous, ah ! quel outrage ;
Quels transports il doit exciter ?

---

* Nous ne mettons ici cette Chanson qu'à cause de son air, qui est très-estimé.

C'est nous qu'on ôse menacer
De rendre à l'antique esclavage.
Aux armes, &c.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (*bis.*
Grand dieu ! les deux mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se plairaient ;
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, &c.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups,
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous ; (*bis.*
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais ces complices de Bouillé
Sont ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère.
Aux armes, &c.

Tremblez tirans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis ;
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ; (*bis.*
Tous sont soldats pour vous combattre,
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, &c.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés ne seront plus

Nous y trouverons leur poussière
Et l'exemple de leurs vertus ; (*bis*
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes, &c.

LE MILITAIRE.

Les ennemis s'avancent à grands pas ;
Adieu, Lia, je prends les armes ;
Je vais porter au milieu des combats,
Le doux souvenir de tes charmes.
Ne livre pas ton âme à la douleur ;
Et si je dois perdre la vie,
Ce sacrifice est encore un bonheur,
Il est pour toi, pour ma patrie.

Sire Enguerrand frappe son bouclier ;
C'est le signal de la victoire.
Dans les périls on le voit le premier,
Guidé par l'amour et la gloire,
Aux chevaliers marchant à ses côtés,
Jaloux d'imiter sa vaillance,
Il répétait : guerriers, vous combattez
Pour votre amie et pour la France.

Les ennemis sont frappés de terreur ;
Partout ils mettent bas les armes,
Et ton amant, plus fidèle, et vainqueur,
Lia, vient finir tes alarmes ;
Mais le laurier conquis par la valeur
N'est pas le seul prix qu'il envie ;
Il en est un aussi doux pour son cœur,
C'est le regard de son amie.

Air: *De prendre femme un jour dit-on.*

Soumis aux lois de mon pays,
Et toujours prêt pour sa défense,
Je suis malgré tous les partis;
Fidèle aux couleurs de la France.
Si j'ai suivi dans maint combat,
Notre bannière tricolore....
Je suis Français, je suis soldat,
Je n'y renonce pas encore.

Quelque tems éloigné des cieux.
J'ai vu l'aigle quitter son aire....
Et dans son vol audacieux,
Aller ressaisir le tonnerre:
Par le destin, s'il est soumis,
Faut-il que l'espoir s'évapore!....
Il peut renaître dans son fils,
Je n'y renonce pas encore.

Croissant à l'ombre des lauriers,
Aussi modeste que jolie,
Une fleur plût à nos guerriers,
La violette....elle est bannie!....
Le printems nous ramenera
Cette fleur aimable de Flore.
Alors le bonheur renaîtra;
Je n'y renonce pas encore.

Un transfuge plein de frayeur,
Et qui ne sut jamais combatre,
Va partout prenant sa valeur,
Se parant du nom d'Henri Quatre.
Quand nous portions sur notre cœur,
L'étoile dont il se décore,

C'était l'emblême de l'honneur,
Je n'y renonce pas encore.

Illustre par mille travaux,
Par une glorieuse envie,
J'ai vus sous la main des bourreaux
Tomber l'honneur de ma patrie.
Jour de vengeance, jour trop cher,
Quand donc verrai-je ton aurore,
Tant qu'il nous restera du fer,
Je n'y renonce pas encore.

MON DIEU, MA DAME ET MON ROI,

OU

LE VŒUX D'UN GARDE NATIONAL.

Air : *C'est donc ici qu'elle demeure.*

En avant, le ciel me contemple,
Et d'Artois est mon colonel.
Sur ses pas, je vais jusqu'au temple
Adorer d'abord l'Eternel.
Providence ! après tant d'allarmes,
Te bénir est ma douce loi ;
Je voudrais rester sous les armes
Pour mon Dieu, ma Dame et mon Roi.

Recevez mon second hommage,
Sexe aimable, humain, courageux,
Qu'on a vu souvent le plus sage
Dans le cours des tems orageux.
Vos vertus augmentent vos charmes ;
Vous chérir est ma douce loi.
Je voudrais rester sous les armes
Pour mon Dieu, ma Dame et mon Roi.

Est-il donc un trésor qui vaille
Ce beau lis fixé dans mon cœur ?
Par ce signe un jour de bataille,
O Bourbons, je serais vainqueur !
Mais la paix sèche enfin nos larmes !
Vous servir est ma douce loi.
Je voudrais rester sous les armes
Pour mon Dieu, ma Dame et mon Roi.

LE RETOUR DES BOURBONS.

Comme il faut prendre en philosophe,
Les accidens fâcheux et bons,
J'ai supporté la catastrophe
Qui nous ramena les Bourbons ;
Pour me trouver sur leur passage,
J'ai même fait deux ou trois pas ;
Mais je me suis dit : c'est dommage,
Ça n'tiendra pas, ça n'tiendra pas. *(bis.*

Quand d'Artois, Berri, d'Angoulême,
De ville en ville ont colporté,
Des héritiers du diadême
La délirante trinité ;
Ils se donnaient pour de grands princes ;
Mais chacun se disait tout bas :
Pour leur grandeur, ah ! qu'ils sont minces
Ça n'tiendra pas, ça n'tiendra pas.

Lorsqu'il revint dans son royaume,
Où personne ne l'attendait,
Le Désiré, d'ailleurs bon-homme,
Promit plus qu'on ne demandait.
De ses discours ont s'émerveille ;
Mais un malin disait tout bas ;

Il vous promet monts et merveille ;
Ça n'tiendra pas, ça n'tiendra pas.

Combien je ris de la jactance
De tous ces vaillants émigrés,
Qui par peur ont quitté la France,
Et qui par faim y sont rentrés.
Pauvre petit-fils d'Henri-Quatre,
Peux-tu compter sur ces pieds-plats !
Quand il s'agira de combattre ;
Ça n'tiendra pas, ça n'tiendra pas.

Courtisans pétris d'arrogance,
Parez-vous des marques d'honneur,
Qu'on réservait pour récompense,
Au vrai mérite, à la valeur :
De ce vol on peut vous absoudre ;
Ces croix, ces rubans, ces crachats,
Faquins, vous aurez beau les coudre ;
Ça n'tiendra pas, ça n'tiendra pas.

LA SAINTE-ALLIANCE BARBABESQUE.

Air : *Calpigi.*

Proclamons la Sainte-Alliance ;
Faite au nom de la providence,
Et que signe un congrès *ad hoc*
Entre Alger, Tunis et Maroc....*(bis.*
Leurs souverains, nobles corsaires,
N'en feront que mieux leurs affaires.
Vivent les rois qui sont unis !
Vivent Alger, Maroc et Tunis !...*(bis.*

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
Trouvent tout bon pour leur puissance,

Jurent de se mettre en commun,
Bravement toujours vingt contre un.
On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.
Vivent, &c.

Ces rois, par leur Sainte Alliance,
Nous forçent à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Alcoran,
Et le Bonald et le Ferrand.
Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.
Vivent, &c.

Français, à leur Sainte Alliance,
Envoyons pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prévôts.
Avec eux ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent, &c.

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône par occurrence,
Un roi tombait, que *subito*
On le ramène en son château ;
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent, &c.

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paie à l'échéance ;
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans ;
Même à des majestés caduques,
Il faudrait des peuples eunuques.
Vivent, &c.

AUX CANADIENS.

Air : *Voulez-vous suivre un bon conseil.*

Votre étoile, vrais Canadiens
Par son éclatante lumière
Protège vos droits et vos biens
Autant qu'il vous est nécessaire.
Aimez-le, Canadiens, aimez
L'astre constant qui vous éclaire ;
Aimez-le, Canadiens, aimez
Il veillera sur vous assez.

Quoiqu'issus tous du sang Français
Qui vint peupler votre hémisphère ;
Vous reçutes le joug Anglais
Qui vous soumit à l'Angleterre.
Aimez-le, Canadiens, &c.

Toujours fidèles à loi,
Dont l'observance nous est chère,
Ayant su respecter le roi
Il vous traita comme un bon père.
Aimez-le, Canadiens. &c.

Si dans votre vaillante ardeur,
Bravant les dangers de la guerre,
Vous chassâtes avec honneur
L'ennemi loin de la frontière.
Aimez-le, Canadiens, &c.

Si ce beau projet d'Union
Annonçant orage et misère,
A votre paisible horison,
Est traité du nom de chimère.
Aimez-le Canadiens, &c.

Si l'on vit votre Parlement
Dans cette Session dernière,
Ainsi que le Gouvernement
Unis d'une bonne manière.
Aimez-le, Canadiens, &c.

Canadiens qui sommes heureux
Sous les douces loix d'Angleterre ;
Formons les plus sincères vœux
Pour que toujours elle prospère.
Aimez-le, Canadiens, &c.

LE THERMOMETRE DE LA GLOIRE.

Admirateurs de l'univers,
L'esprit pindarique m'inspire :
Formons d'harmonieux concerts,
Chantons un héros sur la lyre !
L'Empereur cueillant à son gré
Tous les lauriers de la victoire,
Elève à son plus haut dégré,
Le Thermomètre de la gloire.

De vos exploits, de vos vertus,
Romains, les siècles vont renaître ;
Relevez vos fronts abattus,
Le fils de Mars est votre maître.
Renouvellant de point en point,
Les prodiges de votre histoire,
Il ira jusqu'où ne va point
Le Thermomètre de la gloire.

GLOIRE A NELSON.

Air : *Vous me quittez pour aller à la gloire.*

Nelson est mort au sein de la victoire,
Il est tombé sur un tas de lauriers :
De son pays il augmenta la gloire,
Dompta les mers par ses exploits guerriers.

Le Nil tremblant le voit sur son rivage,
Il y poursuit un Corse menaçant,
Le joint, le bat, d'un jour ce fut l'ouvrage,
Prend ses vaisseaux, et revient triomphant.

A Copenhague il jette l'épouvante,
Va relancer leurs vaisseaux dans leur port ;
Il les défait, et contre toute attente,
Dicte des lois aux potentats du Nord.

Trafalgar voit le plus ardent courage ;
Ses ennemis mêmes en sont surpris :
Dix-neuf vaisseaux sont pris dans ce carnage ;
S'il ne fut mort, il les aurait tous pris.

Enfant de Mars, favori de Neptune,
A l'Angleterre il servit de ramparts ;
Il sut fixer l'inconstante fortune,
Qui constamment suivit ses étendards.

Un œil, un bras, perdus dans les batailles,
N'ébranlait pas ce héros, ce vainqueur ;
Le plomb mortel qui perça ses entrailles,
Ne lui trouva rien d'entier que le cœur.

Air : *Mon père était gai.*

De notre Pays les Héros
Ont chassé les alarmes ;
Ils nous font gouter du repos
La douceur et les charmes.
Ces momens de paix,
Ce sont leurs bienfaits,
Les fruits de leur courage.
Du pays l'honneur
Est de leur valeur
Et le prix et l'ouvrage.

De ma muse, SALABERRY,
Daigne accepter l'hommage ;
Dans tous nos cœurs ton nom chéri
Doit vivre d'âge en âge ;
Briller désormais,
Rester à jamais
Au temple de mémoire ;
La postérité
L'y verra gravé
Des mains de la Victoire.

MORRISSON tu brilles aussi
Des rayons de la gloire :
Pourions-nous mettre dans l'oubli
De ton nom la mémoire ?
Il est célébré,
Il sera chanté
Par la reconnaissance ;
On doit le repos
Aux braves héros
Qu'a conduits ta vaillance.

En vain l'Amérique enverra
Dans sa fureur altière,
Pour soumettre le Canada
Sa phalange guerrière :
Aux champs de l'honneur
Toujours la valeur
Peut braver sa puissance,
Quant Mars et Pallas
Pour guider nos pas
Semblent faire alliance.

Nos pères furent triomphants
Des horreurs de la guerre :
Puissent de leur nom leurs enfants
Remplir aussi la terre !
Dans leur noble ardeur,
De l'antique honneur
Toujours suivre la trace;
Encor plus heureux,
Couronner nos vœux,
Montrant la même audace.

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

Air : *Gai ! gai ! marions-nous.*

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France.
Gai ! gai ! serons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,
Le barbare
Qu'elle égare,

Vient une seconde fois
Périr dans les champs Gaulois.
Gai! gai! &c.

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.
Gai! gai! &c.

Le Russe, toujours tremblant,
Sous la neige
Qui l'assiège,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.
Gai! gai! &c.

Pour des Calmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah! que leurs fils soient Français.
Gai! gai! &c.

Quoi! ces monumes chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!
Gai! gai! &c.

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toîts
Vous payer de tant d'exploits.
Gai! gai! &c.

LE

CHANSONNIER CANADIEN.

QUATRIEME PARTIE.

CHANSONS SUR DIFFERENS SUJETS.

LE RIRE.

Air : *Mon père était pot.*

Des purs accens de la gaîté,
Turbulent interprête,
Le rire est bien pour la santé
La plus douce recette :
C'est un fait : ainsi,
Sans soins, sans souci,
Chantons, chers camarades,
Égayons nos jours,
Et rions toujours,
Pour n'être pas malades.

Du rire les joyeux accens
Animent la folie ;
Or, la folie est, à mon sens,
Le beaume de la vie :
Dis-moi, vieux Caton,
Ici-bas, qu'a-t-on

De mieux que le délire ?
Pour moi, je voudrais,
Etre pour jamais,
Attaqué du fou-rire.

Il faut convenir qu'un rieur
A beau jeu sur la terre,
Et qu'il peut à sa belle humeur
Donner libre carrière.
D'un rire malin
Pour doubler soudain
Les éclats sympathiques,
Les sots à mes yeux
Valent cent fois mieux
Que nos auteurs comiques.

Molière connaissait à fond
L'art d'exciter le rire ;
Depuis lui maint auteur profond
Méconnait son délire :
Si de la gaîté,
Le fleuve arrêté
Fut gêné dans sa course,
Il est libre, car
Le joyeux Picard
En retrouve la source.

Toujours le rire, d'un bon cœur
Est la marque évidente ;
Le rire, ami de la candeur,
Prouve une âme innocente ;
Hommes sans détours,
Du rire, toujours,
Vous fûtes les apôtres :

J'en fais le pari,
Ceux qui n'ont pas ri
Ont fait pleurer les autres.

La vie est un fort grand banquet,
Dont chaque homme est convive ;
Il faut, lorsqu'à table il se met,
Que la gaîté le suive :
Rendons par nos jeux,
Nos propos joyeux,
Le repas agréable,
Et puis, comme ici,
Le dîner fini,
Sortons gaîment de table.

ELOGE DE LA GAITE'.

Air : *Vaudeville des Veuves.*

Douce compagne du bonheur,
O toi, toujours si séduisante !
Toi qui plaît à l'esprit, au cœur,
Aimable Gaîté, je te chante.
Ton attirante activité,
Pour son charme, enlève, sans cesse,
Une ride à l'autérité,
Un souvenir à la tristesse.

Souvent, aux projets d'un amant,
Tu sers bien plus que la tendresse ;
Et tout se risque innocemment,
Quand c'est en riant que l'on presse :
Profitant d'un geste, d'un mot,
Et, toujours folle avec adresse,
Si ta main agite un grelot,
L'autre dérobe une caresse.

Faut-il, pour aimer vivement,
Adorer la mélancolie ?
La folie et le sentiment
Peuvent aller de compagnie :
La Gaîté, chassant les ennuis,
Laisse l'amitié sans nuage :
Quand je ris avec mes amis,
Je crois les aimer davantage.

Puisqu'amour, jeunesse et santé
Finissent même avant la vie,
Gardons la seule volupté
Qu'on peut fixer.... C'est la folie :
Ne sachant pas où nous allons,
Berçons-nous par d'heureux mensonges,
Et puisque nous nous endormons,
Cherchons la gaîté dans nos songes.

EN ATTENDANT MIEUX.

Air : *Des trembleurs.*

Ici bas chacun s'agite,
Chacun croit par son mérite,
Pouvoir obtenir de suite
Quelque poste avantageux :
On se tourmente, on projette ;
Le soldat veut l'épaulette,
L'evêque veut la barrette,
Toujours en attendant mieux.

Quand je vois près d'Isabelle,
Un damoiseau plein de zèle,
Jurer cent fois à la belle
Quelle suffit à ses vœux ;

Moi, qui suis franc et sincère,
Je dois dire à la bergère,
Que son bonheur est précaire,
Qu'on l'aime en attendant mieux.

Notre vie est un voyage,
Un triste pélérinage,
Que doit faire l'homme sage,
Comme l'ont fait ses ayeux :
Sans sortir de notre sphère,
Du bien que nous pouvons faire
Soyons heureux sur la terre,
Amis, en attendant mieux.

UN AN DE PLUS.

Air : *Quoi ! vous partez, &c.*

Un an de plus a pesé sur ma tête ;
Mais je le vois s'écouler sans regrets,
Puisqu'il fait naître encore un jour de fête,
M'offre des fleurs, me dicte des couplets.

Un an de plus a pu changer le monde,
Perdre un tyran, ramener un bon roi :
Tout tourne ainsi sur la machine ronde ;
Mais dans mon cœur rien n'est changé pour toi

Un an de plus ajoute à ma tendresse :
Comme un bon vin sont tous mes sentiments,
Chauds, généreux, gagnant par la vieillesse,
Plus épurés, plus forts avec le tems.

Un an de plus n'altère point mon âme ;
Ce que j'étais je le suis à présent :
J'aime mon roi, mon pays et ma dame ;
A tous les trois je veux être constant.

Un an de plus rend la barbe plus grise ;
Mais telle était celle du bon Henri :
Amour encor la trouvait à sa guise :
De nos beautés il fut toujours chéri.

Un an de plus peut faire pis encore ;
Mais si l'Amour alors plus ne sourit,
Et si le Temps parfois le décolore,
De ce qu'il perd l'Amitié s'enrichit.

Un an de plus.... Hymen, moins difficile,
Veut bien n'y pas regarder de trop près :
Pour le bonheur plus sage et plus habile,
Quand il le faut, il vit à peu de frais.

Un an de plus, j'aurai.... pourquoi le dire ?
Près de ton sexe, ah ! garde mon secret :
Toi, sur ce point tu braves la satire ;
En te montrant tu démens l'indiscret.

LE CHOIX DES FLEURS.

Venez, venez, dans mon parterre,
Vous qui voulez cueillir des fleurs ;
J'en ai de toutes les couleurs,
Et qui sont dignes de vous plaire :
Elles étalent à vos yeux
Leur élégante symétrie....*(bis.*
Venez, venez, pour être heureux,
De fleurs il faut semer la vie....*(bis.*

A tous les goûts avec adresse,
Je puis assortir mes bouquets ;
Pour les galants, j'ai des Muguets ;
Et des Myrthes pour la tendresse :

Pour les jaloux, j'ai des Soucis,
Des Pavots pour l'indifférence ;
De l'Immortelle aux vrais amis ;
Aux époux de la Patience.

J'offrirai le pâle Narcisse
A beaucoup de nos jeunes gens ;
Le Tournesol aux courtisans ;
Le Bouton-d'or à l'avarice ;
La Pensée, à qui parle peu ;
Au babillard, une Clochette ;
Et d'après le commun aveu,
De l'Ellébore à tout poëte.

A l'ombre d'un bois solitaire,
Pour les amis du bon Rousseau,
Je protège le vert Rameau
De la Pervenche salutaire :
Pour la Beauté j'aurai toujours
Beaucoup de Roses purpurines ;
Et pour l'objet de mes amours
J'en conserve une sans épines.

L'ESPÉRANCE.

Air : *Venez, venez dans mon parterre.*

Le temps fuit d'une aile rapide,
Et, dans son cours précipité,
Au moment qui nous est compté
Rarement le bonheur préside :
Mais nous trouvons dans notre cœur,
Par les soins de la Providence,
Un sentiment consolateur ;
Ce sentiment, c'est l'espérance.

Cette Déesse bienfaisante,
Pour nous rendre heureux, nous séduit ;
Elle nous peint l'heure qui suit
Plus belle que l'heure présente.
Pomone et Cérès, tous les ans,
En vain nous donnent l'abondance :
Chacun préfère le printems ;
C'est la saison de l'espérance.

L'espoir sait nous offrir des charmes
Bien mieux que la réalité ;
Jamais par la satiété
On ne voit émousser ses armes :
En aiguillonnant le désir
Il fait naître en nous la constance ;
L'amour s'éteint dans le plaisir,
Il s'entretient dans l'espérance.

Par cette chimère attrayante
Que de plaisir nous sont permis !
On espère pour ses amis,
On espère pour son amante :
Livrée aux plus doux sentimens,
Oubliant sa propre existence,
Une mère dans ses enfans
Met sa gloire et son espérance.

Plaignons celui que la fortune
Accable de biens superflus !
Dès l'instant qu'il n'espère plus,
Sa félicité l'importune ;
Le bonheur a fini pour lui :
Dans l'univers tout se compense ;
L'opulence expire d'ennui,
La pauvreté vit d'espérance.

Lorsque nos projets de la veille
Sont renversés le lendemain,
Loin d'en accuser le destin,
Qu'un nouveau désir nous réveille !
Sachons passer tous nos instans
Dans l'espoir et la jouissance ;
Et, malgré les événemens,
Ne perdons jamais l'espérance.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Jeunes Beautés, qui de l'Amour
Ressentez la brûlante flâme,
Craignez d'accorder du retour
A l'objet qui s'éduit votre âme :
Jamais, jamais, à votre amant
Ne montrez trop de confiance ;
Voulez-vous le rendre constant,....
Ne lui donnez que l'espérance.

SUR LE CHEMIN A SUIVRE.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

Sortant du chemin de l'enfance,
Mille sentiers frappent mes yeux ;
Je m'arrête, le Temps avance,
Me pressant de choisir l'un d'eux :
" Pour te distinguer et pour plaire,
" Prends, me dit-il, le moins connu ;
" Crois-moi, le pied ne manque guère
" Dans un sentier déjà battu.

" Celui que trace la Prudence,
" Par tes yeux ne peut être vu ;
" Cherche celui de l'innocence,
" Depuis longtems il est perdu.
" Pour l'Amour, j'en donne la preuve,
" A bien plus d'un nouveau venu,
" Souvent sa route, qu'on croit neuve,
" Est un sentier déjà battu.

" Vois-tu celui de la constance ?
" C'est un chemin presqu'inconnu ;
" Celui du plaisir semble immense,
" Dans l'instant il est parcouru.
" Le choix encore t'embarrasse !
" Prends le sentier de la vertu ;
" Crains surtout d'en perdre la trace,
" Car ce sentier n'est pas battu."

LES AILES.

Air : *De la Pipe de Tabac.*

Rimeurs, qu'elle ardeur vous transporte ?
Vous mettez des aîles partout :
L'amour en a ; le Temps en porte ;
La mort même en a pris le goût :
Le Génie, ainsi que le Zèle,
Par là veulent aussi briller ;
L'Amitié seule n'a point d'aîles,
Elle ne sait pas s'envoler.

Sur l'aîle des Heures, l'Aurore
Vient ouvrir les portes du jour :
D'un coup d'aîle, Zéphir à Flore,
Du Printems marque le retour.

Auprès de la naissante rose,
On va sur l'aîle du Désir ;
On prend, sitôt qu'elle est éclose,
L'aîle du Papillon pour fuir,

On donne des aîles aux songes,
Celles-la j'en suis enchanté :
Trop souvent leurs jolis mensonges,
Valent mieux que la vérité..
Pégase est aîlé, mais bisarre ;
Quand on croit qu'il vous porte aux cieux,
Ses aîles sont celles d'Icare,
Et l'on fait le saut périlleux.

D'aîles une armée est pourvue,
Quoiqu'elle marche à pas très-lents ;
Pour rester dans la même rue,
Vitruve en met aux bâtimens.
Que de gens font le diable à quatre,
Pour se donner un air vaillant ;
Qui n'ont jamais su que combattre
Des aîles de Moulin à Vent !

Parmi ces aîles on peut croire
Que je laisse chacun choisir ;
La Renommée et la Victoire
Peuvent encor vous en offrir.
Moi, d'un vol sublime incapable,
L'aîle des plaisirs me suffit ;
Qu'ils me portent du lit à la table ;
Puis après, de la table au lit.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage ;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !
Adieu, &c.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatans,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.
Adieu, &c.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.
Adieu, &c.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux ;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !
Adieu, &c.

COMPLAINTE DE MARIE STUART.

Malheureuse, ah ! mes plaintes sont vaines !
Ces murs sont sourds à ma douleur ;
Et j'accrois la rigueur de mes peines
En songeant au jour de mon bonheur :
Ces barreaux me laissent voir encore
Les oiseaux se jouer dans les airs,
Et mon cœur à cet aspect déplore
La liberté que pour toujours je perds.

Vainement, femme fière et hautaine,
Tu veux faire fléchir mon cœur ;
Dans les fers comme toi je suis reine,
Et ma fierté brave encor ta fureur.
L'avenir, à jamais de ton crime,
Frémira d'entendre les horreurs ;
Et plaignant le sort de la victime,
Sur mon tombeau versera quelques pleurs.

Chaque jour dans cette sombre enceinte
Pour moi naît et luit sans espoir ;
Et j'unis encor ma triste plainte
Aux accens de la cloche du soir :

Sur ces tours les oiseaux de ténèbres,
Et les vents sifflants dans leurs créneaux,
Font entendre au loin ces mots funèbres :
" Nous l'attendons dans la nuit des tombeaux."

AUX FEMMES.

Air : *A voyager, passant sa vie.*

Femmes qui faites les délices,
Et les tourmens de nos beaux jours ;
Vos faveurs et vos injustices,
A vos pieds nous mettent toujours.
Là, par une invisible chaîne,
Sans nul effort vous nous tenez ;
Et nous croyons qu'amour vous mène,
Quand vous nous menez par le nez.

Des malices que vous nous faites,
Notre cœur ne peut se lasser ;
Et plus nous vous trouvons coquettes,
Plus nous cherchons à vous fixer.
Par vous le fou comme le sage
Ont toujours les yeux farinés :
Tel qui croit y voir davantage,
N'y voit pas plus loin que son nez.

Mais le tems qui fait disparaître
Et les attraits et les amans,
Trop tard vous apprendra peut-être
Qu'il faut profiter des beaux ans :
Alors si vos rigueurs cruelles
Ont fait beaucoup d'infortunés,
Vous pourrez bien, beautés rébelles,
Rester avec un pied de nez,

LE VENT.

Air : *Jeunes amants, cueillez des fleurs.*

On sait que depuis peu le vent
A pris sur nous un grand empire ;
Lui seul donne le mouvement
A ce beau monde qu'on admire :
On est poussé, placé par lui ;
Il dérange, il renverse, il chasse ;
Et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui
Si peu de gens sont à leur place.

C'est au vent que l'ambitieux
Doit les progrès qu'on lui voit faire,
Et l'art d'éblouir tous les yeux
Par un tourbillon de poussière.
Déjà le peuple prosterné,
Ensense sa grandeur frivole :
Le tems fuit, le vent a tourné ;
Adieu le prestige et l'idole.

Le vent est, surtout à Paris,
Le zélé courtisan des belles ;
Sous le titre de vent-coulis
Il s'introduit dans les ruelles.
Avec les amans seul d'accord,
Pour eux il devient favorable :
Chez les maris il est au nord,
Chez les femmes au variable.

La Beauté, dont le sein charmant
Echappe à la gaze légère,
Attribue aux efforts du vent,
Ce que sa main seule a su faire :

Puisqu'il ne faut que ce talent
Pour tourner les plus fortes têtes;
Comparons les femmes au vent,
Et les hommes aux girouettes.

L'AMOUR DEVENU AVOCAT.

Air : *Un jour, la rose artificielle.*

L'Amour exilé de Cythère,
Obligé de prendre un état;
Ne trouvant rien de mieux à faire,
Parmi nous devint Avocat.
Il a pour le repos des belles,
Brisé ses traits et son carquois;
Les plumes qui paraient ses ailes
Lui servent à tracer ses lois.

Il jugera de préférence
Pour la jeunesse et la beauté;
Chacun vante son éloquence,
Sa taille et sa facilité.
Du soin qu'il eut à son étude
Vont naître de nombreux succès;
Il prévient qu'il a l'habitude
De toujours gagner ses procès.

Au nombre de ceux qu'il préfère
Seront tous des procès d'amour;
Procès à qui ne saurait plaire
Sans être payé de retour :
Procès pour être trop rebelle,
Procès pour aimer froidement,
Procès pour tromper une belle
Procès pour trahir un amant.

L'art d'aimer et celui de plaire
Formeront son code pénal,
Pour juge il prendra le mystère
Un boudoir pour son tribunal.
Ses moyens seront des caresses,
Et ses avis des rendez-vous;
Ses discours de tendres promesses,
Et ses arrêts des billets-doux.

Sexe charmant, je vous engage
A célébrer mon orateur,
Il n'est rien sans votre suffrage,
Il est tout en votre faveur;
Pour mieux vous assurer, mes dames,
Du meilleur état qu'il a pris,
Il donnera raison aux femmes,
Même aux dépens de leurs maris.

L'AMOUR QUETEUR.

Air: *Si Dorilas médit des femmes.*

Par Cypris chassé d'Idalie,
L'Enfant aîlé mourant de faim,
Disait d'une voix attendrie,
Tenant son carquois d'une main:
" O vous, compatissantes âmes,
" Accordez-moi quelque bienfait;
" Ayez pitié, messieurs, mesdames,
" Du pauvre aveugle, s'il vous plaît.

" Je suis privé de la lumière,
" Quoique toujours j'aie un flambeau;
" Et la ceinture de ma mère
" Dès longtems me sert de bandeau.

" Approchez, charitables âmes,
" Et vous lirez sur ce billet :
" Ayez pitié, messieurs, mesdames,
" Du pauvre aveugle, s'il vous plaît.

" Je suis dieu, la chose est connue,
" Et vous me voyez mandiant
" Un dieu, s'il a perdu la vue,
" Vaut moins qu'un mortel clairvoyant :
" Du malheur en moi, bonnes âmes,
" Vous voyez le cruel effet ;
" Ayez pitié, messieurs, mesdames,
" Du pauvre aveugle, s'il vous plaît."

Plaignez l'Amour dans sa misère,
Amis, aidons-le tour-à-tour ;
Que la prude la plus sévère
Donne quelque chose à l'Amour.
Laissons-le captiver nos âmes,
Et malgré le mal qui nous fait,
Ayez pitié, messieurs, mesdames,
Du pauvre aveugle, s'il vous plaît.

Air : *Il pleut, il pleut enfin.*

Que chanter en ce jour
A cette compagnie
Par plaisir réunie
Dans ce plaisant séjour ;
La raison nous oblige
De dire tour-à-tour :
Ah ! faut-il qu'on néglige
L'amour, l'amour, l'amour.

Si l'on vous place auprès
D'une beauté naïve,
En aimable convive,
Admirez ses attraits.
La raison, &c.

Contemplons les amans
D'un sourire agréable
De leur flamme durable
Exprimer les accens.
La raison, &c.

Un tendre et bon époux
Adorant son amie
Peut la trouver jolie
Sans passer pour jaloux.
La raison, &c.

DANSE RONDE.

Ma'm'selle j'ai des lettres pour vous,
Ma'm'selle j'ai des lettres pour vous :
Lesquelles vous paierez cinq sous
Pour les frais du voyage,
Car pour la peine du courier,
Je vous crois trop honnête,
Pour lui refuser un baiser.

Mon postillon en veut autant,
Mon postillon en veut autant :
Dit qu'il ne veut pas d'autre argent
Que celle de son maître.
Mais pour la peine du courier,
Je vous crois trop honnête
Pour lui refuser un baiser.

RIEN.

Air : *De la Pipe de Tabac.*

Sur le mot " rien," que l'on me donne,
Il me faut faire une chanson ;
Je la ferai, puisqu'on l'ordonne ;
Mais je crains, et j'ai bien raison :
L'Etre puissant qui nous anime,
Nous guide et nous sert de soutien,
Lui seul, par son pouvoir sublime,
A fait quelque chose de rien.

Panard lui-même, dans ses rimes,
Attachant ce mot avec art,
N'en a fait que quelques maximes,
Que je lui ravis pour ma part :
Mon digne maître, hélas ! tant d'autres,
De tes couplets ont fait leur bien !
Moi, contraire à ces bons apôtres,
Si je te vole, c'est pour rien.

Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets ;
Un rien fait pencher la balance,
En amour, en guerre, en procès ;
Et sur cette machine ronde,
Les gens qui ne font rien de rien,
N'avancent en rien dans le monde,
Et ne sont jamais bons à rien.

Un rien flatte quand on espère,
Un rien trouble lorsque l'on craint,
D'amour le feu ne dure guerre ;
Un rien l'allume, un rien l'éteint.
De le rallumer l'Espérance
A presque seule le moyen.

Le Plaisir s'échappe en silence
Quand le Désir ne dit plus rien.

Ce mot à nos vœux est rebelle ;
Par lui tout espoir est banni ;
Mais sur les lèvres d'une belle,
Il équivaut au doux nenni ;
Et cependant beauté piquante,
Qui charme par cet entretien,
Est encor bien plus éloquente
Alo s qu'elle ne dit plus rien.

Maris, qu'un soupçon effarouche,
Qui pour un rien êtes jaloux,
Et qui jamais n'ouvrez la bouche
Que pour vous plaindre d'être époux,
Croyez-moi, restez bouche close,
La Fontaine vous le dit bien :
Quand on le sait, c'est peu de chose :
Quand on l'ignore, ce n'est rien.

Je n'ai pas fait grande trouvaille
Dans ce rien, sujet ordonné ;
Mais ma chanson quoiqu'elle vaille,
Vaut bien le mot qu'on m'a donné ;
Et si d'être juste on se pique,
Je crois, en franc Epicurien,
Etre à l'abri de la critique :
Car on ne peut gronder pour rien.

LES ADIEUX.

Charmant objet de ma plus vive flâme,
Un sort cruel m'exile de ces lieux ;
Ah ! plains du moins les tourmens de mon âme
Quand je te fais de si tristes adieux.

Oui, c'est pour toi que je fuis ta présence,
C'est en t'aimant que je renonce à toi :
Je n'ai jamais mieux prouvé ma constance
Qu'en m'imposant une si dure loi.

Si la fortune eût été mon partage,
A deux genoux j'eusse ôsé te l'offrir ;
Mais je n'ai pu t'apporter d'autre hommage
Qu'un cœur épris d'amour et de désir.

La douce paix, le bonheur, l'espérance,
Quand je te perds m'échappe sans retour ;
Mais mon amour, même sans récompense,
Ne s'éteindra qu'avec mon dernier jour.

SANS LE VOULOIR.

Air : *Bouquet chéri, &c.*

Sans le vouloir, dans les yeux d'une belle
Parfois l'on trouve un sentiment bien doux :
Parfois aussi d'une ardeur éternelle
Le tendre aveux se fait à ses genoux,
Sans le vouloir.

D'abord fillette aux lois de la décence,
D'un prompt courroux elle feint de s'armer,
Vous la pressez, elle fait résistance,
Tout doucement vous défend de l'aimer,
Sans le vouloir.

Ça vous fait voir que toujours la plus fière,
Cède à l'amour, et se laisse enflâmer ;
Contre l'amour que feriez-vous, ma chère ?
Vous que l'on aime et qui savez charmer,
Sans le vouloir.

AMELIE.

Loin du beau ciel, où j'ai reçu le jour,
Quand je fuyais, pauvre errant, sans patrie,
Je n'emportais, hélas ! que mon amour ;
Je te suivrai, m'a dit mon Amélie.

A mes destins le sien s'était lié ;
Aucuns périls n'ont lassé sa constance.
Nous partagions le pain que la pitié,
Sans nous connaître, offrit à l'indigence.

Je respirais en pressant sur mon cœur,
Le bien qui seul m'attachait à la vie ;
Rien aujourd'hui ne manque à mon malheur ;
J'ai tout perdu....Je n'ai plus d'Amélie !

Elle épuisa, sous un ciel rigoureux,
Du sort jaloux la colère funeste ;
Je le trouvais alors.... nous étions deux ;
[illegible]

Sous un cyprès, triste ami des tombeaux,
J'ai déposé son urne solitaire,
Ma main tremblante y gravera ces mots :
" Ici périt une fleur étrangère. "

L'AMANTE FIDELE.

Du tendre amour je chérissais l'empire
Près d'un amant je rêvais au bonheur ;
Mais pour l'ingrat vainement je soupire,
Et mes accens ne vont plus à son cœur.

Tu vas chercher une amante étrangère,
Tu suis, hélas ! un vain songe imposteur ;
L'on peut avoir des attraits pour te plaire,
Mais pour t'aimer l'on n'aura pas mon cœur.

LE POINT DU JOUR.

Le Point du Jour
A nos bosquets rend toute leur parure ;
Flore est plus belle à son retour,
L'oiseau redit son chant d'amour,
Tout célèbre dans la Nature,
Le Point du Jour.

Le Point du Jour
Cause par fois, cause douleur extrême ;
Que l'espace des nuits est court
Pour le berger brûlant d'amour,
Forcé de quitter ce qu'il aime,
Au Point du Jour.

Au Point du Jour,
Désir plus vif est toujours prêt d'éclore,
Jeune et sensible troubadour,
Qnand vient la nuit, chante l'amour,
Mais il chante bien mieux encore,
Au Point du Jour.

LA BEAUTE'.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Quand la Beauté reçoit le jour,
Soudain l'Eternel lui confie
Le don de transmettre à son tour
L'amour, le bonheur et la vie :
C'est un tendre bouton de fleur,
Trésor de la race future,
Que la bonté du créateur
Commet au soin de la nature.

TABLE

DES CHANSONS, &c.

CONTENUS DANS CE CHASONNIER.

Admirateurs de l'univers. - - - - 96
Adieu, charmant pays de France, - - - 112
Ah ! combien l'Amour à de charmes, - - 39
Ah ! quelle triste nouvelle, (*Canadienne*,) - 22
Allons, enfans de la Patrie, - - - - 87
Asyle heureux, bocage frais, - - - - 46
A Toulouse il fut une belle, - - - - 1
A tous les maux qu'ici-bas l'on endure, - - 66
Au fol Amour, au grave Hymen, - - - 5
Auprès d'une féconde source, - - - 15
Aussitôt que la lumière, - - - - 58
Avec les jeux dans le village, - - - - 16

Bacchus, amis, vient d'ouvrir, - - - 77
Beaux Narcisses, qu'une Bergère, - - - 19
Borée aux aîles menaçantes, - - - 25
Brulant d'amour, et partant pour la guerre, - 85

C'en est donc fait, je suis loin du rivage, - 40
C'est le jus du raisin, (*Canadienne*,) - - 82
Chantons, amis, Bachus, (*Canadienne*,) - - 73
Charmant objet de ma plus vive flâme, - 121
Comme amans qui s'engagent, (*Canadienne*,) - 53
Comme il faut prendre en philosophe, - - 92
Couvrons de fleurs la faulx du Temps, - - 63

Dans ce beau jour que le ciel, &c. (*Canadienne*,) 82

Dans nos champs, jamais l'aurore, - - - 13
Dans ton ardeur trop indiscrette, - - - 30
De notre pays les Héros, (*Canadienne*,) - - 98
Dès le matin avant l'aurore, (*Canadienne*,) - 14
Des purs accens de la gaîté, - - - - 101
De tous les biens qu'on peut avoir au monde, - 38
De tous les Dieux que la Fable, - - - 56
D'être toujours seul en voyage, - - - 35
Disciples d'Epicure, - - - - - 59
Dis-moi bas à l'oreille, (*Canadienne*,) - - 76
Disparaissez, on vous l'ordonne, - - 83
Douce compagne du bonheur, - - - 103
Du dieu des cœurs, - - - - - 24
Du tendre amour je chérissais l'empire, - - 123

Ecoutez, bergers, ma musette, (*Canadienne*,) - 48
En avant, le ciel me contemple, - - - 51
En vous voyant vider le verre, - - - 68
En vrai gourmand je veux ici, - - - 78
Est-ce pour moi que tu verses des larmes, - - 38
Etre soumis, tendre, sincère, - - - - 36

Femmes, qui faites les délices, - - - 114
Fleuve du Tage, - - - - - - 28

Gai! gai! serrons nos rangs, - - 99

Ici-bas, chacun s'agite, - - - 104
Il le faut donc, ô peine extrême, (*Canadienne*,) 17
Il ne vient pas, et toujours je l'attends, - 41
Il part, il fuit à flots pressés, - - 52
Il pleut, il pleut enfin, - - - - 61

Je l'adorais cette jeune Zélie, - - - 17

Je possède un réduit obscur, - - 45
Je t'aime, et n'ôse te le dire, - - 27
Jeunes amans, cueillez la fleur nouvelle, - 4
Je vous le donne, - - - - 10

La belle Hortense, &c. (*Canadienne.*) - 22
L'amour exilé de Cythère, - - - 116
Las des honneurs du Capitole, - - 31
Laure, mélancolique amante, - - 37
Le Point du Jour, - - - - - 124
Les ennemis s'avancent à grands pas, - 89
Le Temps fuit d'une aîle rapide, - - 107
L'inconstance et l'artifice, - - - 11
Lisez, lisez, pour vous instruire, - - 12
Loin du beau ciel, où j'ai reçu le jour, - 123
Lorqu'échappé dans son bateau, - - 69
Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort, - 70

Malheureuse, ah ! mes plaintes son vaines ! - 113
Ma'm'selle, j'ai des lettres pour vous, - 119
Mes bons amis, je regarde la vie, - - 44

Nelson est mort au sein de la victoire, (*Canadienne.*) 97

On sait que depuis peu le vent, - - 115
O ma vie, - - - - 26
O vous, à qui tout rend hommage, - - 7

Par Cypris chassé d'Idalie, - - 117
Proclamons la Sainte Alliance, - - 93

Quand la beauté reçoit le jour, - - 124
Quand on sait aimer et boire, - - 74
Quand je suis avec mes amis, - - 51

Quand je vois des gens ici-bas, - - 80
Que chanter en ce jour, (*Canadienne*,) 118
Que de la mort de son mausole, - - 8
Que j'aime à voir les hirondelles, - - 47

Riches Cités, gardez votre opulence, (*Canadienne*,) 86
Rimeurs, qu'elle ardeur vous transporte, 110
Rive enchantée, - - - - 29

Sans bruit, dans ma retraite, - - 67
Sans le vouloir, dans les yeux d'une belle, - 122
Savez-vous pourquoi, mes amis, - - 71
Si le bonheur fait les beaux jours, - 42
Si vos attraits, jeunes beautés, - - 6
Si vous demandiez de l'amour, - - 34
Soumis aux lois de mon pays, - - 90
Sortant du chemin de l'enfance, - - 109
Sur le mot ' rien,' que l'en me donne, - 120

Tendre dépositaire, - - - 20
Tous les amours voltigent sur vos traces. - 33
Tous les ans, quel charmant tribut ! - 9
Tout someille dans la Nature, - - 19
Tu ne viens pas, toi que mon cœur adore, - 41

Un an de plus a pesé sur ma tête, - - 105
Un chanoine de l'Auxerrois, - - 49
Un jour l'enfant de Cythère, - - 65

Venez, venez, dans mon parterre, - - 106
Vous m'ordonnez de la brûler, - - 43
Votre étoile, vrais Canadiens, (*Canadienne*.) - 95
Vous retracez tous les appas, - - 25
Voyez dans ce champêtre asile, - - - 32